

Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion



SENOUÏ

septembre 2011

N°10

ASSOCIATION DAUPHINOISE D'ÉGYPTOLOGIE CHAMPOLLION

Association culturelle régie par la Loi du 1er juillet 1901



Membres d'honneur

Comité scientifique :

Dr Zahi Hawass (Égypte), Fathy Saleh (Égypte), Charles Bonnet (Suisse), Herman De Meulenaere (Belgique), Philippe Derchain (Allemagne), Erik Hornung (Allemagne et Suisse), Bernadette Menu (France), Joseph Padro Parcerisa (Espagne), Alessandro Roccati (Italie), Michel Vallogia (Suisse), Dirk Van Der Plas (Pays Bas), Claude Vandersleyen (Belgique), Pascal Vernus (France), Christiane Ziegler (France)

Personnalités Dauphinoises :

Jean Balestas, Jean Mourey, Brigitte Périllié, Julien-Jacques Saby

Membres du Conseil d'Administration

Mesdames Mathilde Frère, Véronique Gay, Danielle Hargous, Fedwa Jebbor, Karine Madrigal, Sylviane Mesnil, Loubna Stouli, Dominique Terrier, Céline Villarino
Messieurs Olivier Buard, René Devos, Jacques Gabert, Jean-Claude Goyon, Rémi Lamarque

Membres du Bureau

Président : Jean-Claude Goyon
Vice-présidente : Dominique Terrier
Secrétaire : Céline Villarino
Secrétaire adjointe : Sylviane Mesnil
Trésorier : René Devos
Trésorière adjointe : Danielle Hargous

Conseillère scientifique :

Christine Cardin

Siège social : Musée Dauphinois – 30, rue Maurice Gignoux – 38031 Grenoble cedex 1

Site web : www.champollion-adec.net

*Photos de couverture : Statues de pharaons de la XXV^{ème} dynastie (Musée de Kerma, Soudan). Photo Charles Bonnet, 2009.
Détail de la Chapelle Blanche, Karnak. Photo Claude Obsomer.*

SOMMAIRE

Page 4	Le mot du Président
Page 5	Voyage au Soudan : sur les traces des pharaons noirs
Page 7	Voyage à Mariemont, Bruxelles et Leyde
Page 8	Lyon et ses trésors...
Page 9	La fête de l'égyptologie des 2 et 3 octobre 2010

Les conférences

Page 10	La magie en Égypte François TONIC
Page 12	Magie et mythologie en Égypte ancienne Frédéric ROUFFET
Page 16	Magie ou religion ? Yvan KOENIG
Page 19	Les textes des sarcophages et la démocratie Harco WILLEMS
Page 24	Gestes magiques Nadine GUILHOU
Page 28	Les pharaons noirs et la colonisation égyptienne de la Nubie au Nouvel Empire, aux origines de l'architecture africaine Charles BONNET
Page 30	Le lieu de naissance des enfants de Nout : Y a-t-il eu un choix délibéré pour l'implantation de leurs temples ? Anaïs TILLIER
Page 31	Le Nil, le crocodile et le Divin Jean-Claude GOYON
Page 35	Hiérakonpolis, « La Cité des dieux » Jean-Pierre PÄTZNICK
Page 38	La nécropole des vaches sacrées de l'ancienne capitale du 22^{ème} nome de Haute-Égypte Frédéric SERVAJEAN
Page 41	Entre les dieux et les morts : à la découverte des rituels et liturgies d'un prêtre d'époque tardive Sandrine VUILLEUMIER

Année 2011-2012

Page 45	Programme des conférences 2011 – 2012
Page 46	L'égyptologie à l'Université Inter-Ages du Dauphiné : Programme des cours 2011-2012
Page 47	Programme des séminaires d'égyptologie 2011-2012

Le mot du Président

La parution prochaine de la nouvelle livraison de notre organe de liaison me fournit la possibilité de revenir un peu en arrière sur un épisode important de notre Assemblée Générale de janvier. Du fait des impératifs d'emploi du temps, l'occasion ne m'a pas été réellement offerte alors d'exprimer pleinement ma gratitude envers ceux des membres du bureau et du Conseil d'Administration qui avaient pris la décision de résilier leur fonction. Ce sont tout d'abord Jean-Louis Sahun, qui fut notre vice-président à qui succède aujourd'hui Madame Dominique Terrier, ensuite, André Poujoulat, irremplaçable artiste. En votre nom et au mien, je tiens à perpétuer ici par écrit l'expression de la reconnaissance que nous leur devons. Je ne saurais jamais assez témoigner ma gratitude personnelle à Jean-Louis Sahun pour la patience et l'efficacité mises à m'épauler durant les années délicates qui ont permis d'aboutir au « nouveau ». Pour surmonter les épreuves, son aide constante et sa profonde connaissance du contexte grenoblois ont été des plus précieuses et entièrement décisives. Je n'aurai garde d'oublier que, dans la mise en œuvre des fêtes successives de l'Égyptologie, le dévouement, l'énergie et la passion de faire d'André Poujoulat ont été tout aussi décisifs. L'Association s'enorgueillira encore longtemps de pouvoir illustrer, à l'aide des maquettes pédagogiques et réalistes de l'Artiste, de grands monuments des temps pharaoniques.

Tous deux, je le sais, même s'ils ont dû renoncer à intervenir désormais en première ligne, demeurent au premier rang des fidèles et de tous ces membres dévoués à qui je me fais également un devoir de rendre un hommage grandement sincère. Et, en même temps à prendre appui sur l'exemple qu'ils donnent, souvent depuis de nombreuses années, pour inciter de nouvelles bonnes volontés à venir renforcer le peloton des actifs. Il y aura, à n'en pas douter, encore de nombreuses fêtes de l'Égyptologie et, puisque c'est le cas, celles-ci n'obtiendront des succès comparables aux précédentes que grâce à la conjonction des compétences et des actions, librement et volontairement offertes. Je suis confiant dans le fait que cet appel que je renouvelle sera largement compris comme il l'a été pour l'entrée de nouveaux membres dans le Conseil d'Administration apportant connaissances spécifiques et savoir-faire compensant ou renforçant certains points faibles que pouvait connaître le fonctionnement général.

Une page a été tournée, une autre va s'écrire, à coup sûr pleine de nouveautés, mais dans le respect d'une continuité qui doit demeurer la règle de notre existence. Il convient de ne jamais oublier que nous sommes réunis dans une association culturelle dont la mission est de perpétuer autant la mémoire du fondateur de la discipline dont elle porte le nom que de rappeler à nos contemporains que l'égyptologie est bien moins une "passion" française qu'un des plus glorieux fleurons de son héritage scientifique. Or, de nos jours, notre rôle est aussi de contribuer à la défense de ce prestigieux patrimoine face à la menace d'extinction que ce temps fait peser de plus en plus lourdement sur la recherche en sciences humaines et tout particulièrement sur les domaines du ressort de l'orientalisme.

Le président
Jean-Claude Goyon

Voyage au Soudan : sur les traces des pharaons noirs

DU 26 FÉVRIER AU 13 MARS 2011

Du 26 février au 13 mars 2011, en partenariat avec le voyageur Clio, quelques membres de l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion ont eu le plaisir et le privilège de partir sur les traces des pharaons noirs.

Ce voyage d'étude a été accompagné par Mme Joy Soulé-Nan, auteur de « La Nubie des pyramides ». Nous avons arpenté les déserts de Nubie et de la Bayuda, navigué sur la sixième cataracte et bivouaqué au pied des pyramides de Méroé...

Notre aventure a commencé au musée de Khartoum : après une visite des collections, premier déjeuner dans les jardins du musée où l'équipe, qui allait nous accompagner tout au long de cette aventure, nous a été présentée : Amir, le chef d'expédition ; Baril, le cuisinier ; Muiz, le futur directeur d'Italian Tourism (l'organisateur au Soudan) ; Aboul, Ahmed dit Roméo, Ahmed et Mohammed, nos chauffeurs.

Ensuite, ce fut le début de la traversée du désert de Bayuda avant de monter notre premier bivouac entre dunes de sable et rochers granitiques.

Notre cheminement sur les traces des pharaons noirs nous a conduits à :

- **Old Dongola**, cité chrétienne de la Makouria entre le VII^e et le XIV^e siècle, qui abrite également une nécropole musulmane reconnaissable à ses kubbas, tombes d'hommes saints ;
- **Kawa** dont les premières traces datent de Toutânkhamon. Nous avons tenté de reconnaître les arasements du grand temple d'Amon édifié sous Taharqa, pharaon de la XXV^e dynastie ;
- La **ville de Kerma** dominée par la *deffufa* occidentale. A côté des vestiges urbains, un musée abrite les statues découvertes par Charles Bonnet et Dominique Valbelle, en 2003, dans une *favisa*. Sept statues de rois koushites ont été retrouvées : une de Taharqa, deux de Tanoutamon, deux de Senkamanisken, une d'Anlamani et une d'Aspelta ;
- La **nécropole de Kerma** avec ses immenses tumuli et sa *deffufa* orientale ;
- Le colosse de **Tombos** et, à proximité, la stèle de Thoutmosis I ;
- Les gravures rupestres du **Ouadi Sabu** où se croisent bovins, éléphants, girafes, autruches et bateaux ;
- Le temple de **Sesebi**, dédié à Amon, réaménagé sous Akhenaton et remanié sous Séthi I. C'est un site remarquable pour ses magasins ;
- Le temple d'Amenhotep III à **Soleb** qui commémore sa fête jubilaire ;
- Les ruines du temple de **Sédeinga** dédié à Tiya sans oublier, à proximité, l'importante nécropole napatéenne et méroïtique fouillée par Claude Rilly et son équipe ;



Temple de Sédeinga

- **L'île de Saï** dont la fouille fut dirigée pendant de longues années par Jean Vercoutter. Nous avons visité la ville pharaonique et son sanctuaire, elle-même dominée par un fort ottoman. Au nord-est, un cimetière d'enfants est encore visible. A quelques kilomètres, se trouve la basilique chrétienne fouillée par Didier Devauchelle ;
- Le **Djebel Barkal** avec son piton rocheux dont la forme rappelle un *uraeus*, son temple rupestre dédié à Mout, ses temples d'Amon, son palais de Natakamani et son musée ;

- **El Kurru**, nécropole située à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest du Djebel Barkal. Y sont inhumés les premiers souverains de Napata. Nous avons visité les tombes de Tanoutamon et de sa mère Qalhata. Les reliefs reprennent certains aspects de la théologie égyptienne comme les fils d'Horus ou la présence d'Isis et Nephthys ;
- **El Kab**, village qui sera bientôt noyé sous les eaux du lac de retenue du barrage de Mérowé. A proximité, nous pouvons apercevoir des forteresses ottomanes ;
- A **Kourgous**, un rocher de quartz sur lequel sont gravées des inscriptions de Thoutmosis I et Thoutmosis III ;
- **Dangeil**, temple méroïtique le plus septentrional. Il est implanté au cœur du village. Par conséquent, l'équipe de fouille allemande a recouvert de briques fresques et piliers. Quelle déception !
- A **Méroé**, nécropole méroïtique, nous avons consacré une matinée à l'étude des pyramides sud et nord. Nous avons étudié les reliefs de nombreuses chapelles funéraires : rois, candaces et divinités égyptiennes apparaissent sur les murs. Certains pylônes sont décorés de la scène du massacre rituel ;



Pyramides de Méroé

- La **cité royale de Méroé** qui abrite, notamment, un temple d'Amon, des bains royaux, un temple du soleil et un palais ;
- **Musawwarat**, grand centre de pèlerinage, qui inclut dans sa grande enceinte plusieurs sanctuaires dont un temple de l'éléphant et un mammisi. A l'extérieur, il y a un temple dédié à un dieu nubien : Apédémak ;
- **Naga**, ensemble culturel élaboré sous le roi Natakamani et la reine Amanitoré. Il y a un temple dédié à Apédémak et un autre dédié à Amon. Naga est surtout connu pour son kiosque romain qui, maintenant, est plutôt nommé temple d'Hathor.



Apédémak au temple de Naga

Avant de conclure, il me faut évoquer nos compagnons de voyage des premiers jours : les nimitis. Ce sont de petits moucheron voraces qui se glissent par tout interstice. Pour s'en protéger, il est nécessaire d'être équipé de moustiquaires de tête. Imaginez donc le groupe coiffé d'un voile de mariée : la mode des nouveaux aventuriers !

Au cours de ce voyage, nous avons pu admirer des paysages magnifiques associant dunes de sable et variété minérale, nous avons rencontré un peuple charmant et souriant et avons visité des lieux chargés d'histoire.

Nous avons ouvert la porte de l'Afrique et découvert un lieu, une histoire, un peuple.

Céline Villarino

Voyage à Mariemont, Bruxelles et Leyde

DU 18 AU 20 DÉCEMBRE 2010

Le samedi 18 décembre, dans la joie et la bonne humeur, malgré l'heure matinale, le groupe s'est retrouvé à la gare routière de Grenoble direction l'aéroport Saint-Exupéry. Après un vol sans souci, arrivés à Lille, un autocar nous attendait pour nous conduire à **Mariemont** dont le musée possède une collection égyptienne impulsée par Raoul Warocqué lorsqu'il ramena le buste monumental d'une reine ptolémaïque que nous pouvons encore admirer. Dans l'après-midi, nous avons rejoint Bruxelles. Les plus courageux ont arpenté les rues de la capitale belge sous quelques flocons.

Le lendemain, dimanche 19 décembre, nous avons rendez-vous au **Musée du Cinquantenaire** avec Stan Hendrickx et Patrice Le Guilloux pour nous guider dans les diverses salles de la collection égyptienne, dont Luc Limme, directeur du département d'égyptologie jusqu'en décembre 2009, nous avait brillamment présenté l'origine et le développement lors d'une conférence en mai 2010¹. Rappelons donc, pour ceux qui n'étaient pas présents à cette conférence, que cette collection est constituée de plus de 11 000 objets dont le noyau initial fut les donations Hagemans et de Meester à la fin du XIX^{ème} siècle. Ensuite, elle fut enrichie par le fondateur de l'égyptologie belge, Jean Capart grâce, notamment, aux relations que celui-ci entretenait avec Petrie. Jean Capart s'est beaucoup intéressé au Prédynastique. C'est pourquoi, le musée possède quelques belles pièces de cette période comme des vases Nagada ou des palettes zoomorphes (merci à Stan Hendrickx, spécialiste incontesté de cette période pour ses commentaires éclairés). Un des monuments, fleuron du musée, est le mastaba de Neferirtenef qui fut prêtre et fonctionnaire à la V^{ème} dynastie. Son mastaba possède un répertoire iconographique, certes classique, mais dont l'esthétique est indiscutable. Nous pouvons admirer des scènes de défilé du bétail, de chasse, de pêche, de danse... Le musée possède plusieurs sarcophages et momies dont celle de la "Brodeuse" provenant des fouilles d'Albert Gayet à Antinoopolis qui n'est pas sans rappeler la "Prophétesse" du musée de Grenoble. Nous n'avons pas oublié d'admirer le Livre des Morts de Neferrenpet (règne de Ramsès II) dont le papyrus mesure quatorze mètres de long ainsi que le fragment de relief représentant la reine Tiye².



Bruxelles, le Parc du Cinquantenaire sous la neige

Le lundi 20 décembre, nous sommes partis en début de matinée pour rejoindre **Leyde** afin de visiter le Rijksmuseum. Outre sa magnifique collection égyptienne, nous avons pu voir une exposition sur la magie égyptienne. Malheureusement, le temps de route fut beaucoup plus long que prévu en raison des conditions climatiques : il n'avait cessé de neiger la veille. Par conséquent, au lieu de flâner pendant quatre heures, nous n'avons pu sustenter nos yeux affamés qu'une heure et demie. Néanmoins, nous nous sommes attardés devant les statues grandeur nature de Maya, trésorier de Toutankhamon, et de sa femme Mérit. Puis, ce fut un arrêt devant les reliefs de la tombe d'Horemheb à Saqqarah représentant la remise de l'or de la récompense. Malgré notre frustration, il a bien fallu reprendre la route du retour. Mais, avant d'arriver à l'aéroport de Bruxelles pour prendre notre avion, un texto d'Air France nous annonçait la suppression de notre vol. Comment allions-nous rentrer ? Mais ceci est une autre histoire...

Céline Villarino

¹ Cf. *Senouy* n°9, Septembre 2010, p. 33-36

² Cf. Couverture *Senouy* n°9, Septembre 2010

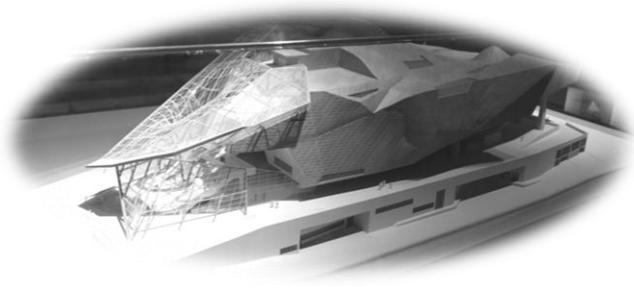
Lyon et ses trésors...

SAMEDI 26 MARS 2011

L'équipe d'égyptophiles s'est donné rendez-vous à 8 heures du matin pour une escapade afin de découvrir ou redécouvrir les trésors égyptologiques de Lyon. C'est en 2 étapes que se déroule notre voyage, par la visite de 2 musées de style différent mais de splendeur comparable.

Le **Musée gallo-romain**, situé sur la colline de Fourvière, autrefois au cœur de la cité romaine de *Lugdunum*. En suivant une large rampe hélicoïdale descendante, notre groupe remonte le temps jusqu'aux confins du jurassique.

Dans le cadre d'une exposition temporaire, il nous dévoile un aperçu de ce que sera la collection du futur Musée des Confluences dont l'inauguration est prévue pour 2014.



Maquette du musée des confluences

Au confluent du Rhône et de la Saône, le futur édifice réunira les collections du Musée Guimet de Lyon et celles du Musée d'Histoire Naturelle. Karine Madrigal, notre guide, égyptologue membre de l'association, nous a commenté quelques momies animales que Louis Lortet (botaniste, paléontologue) a fait venir d'Égypte grâce à Gaston Maspero ainsi que quelques artefacts prédynastiques ou Nagada (3800-3100 avant J.-C.) présents sur ses sites de fouilles.

Le **Musée des Beaux-Arts**, au centre ville de Lyon présente une magnifique architecture datant du XVII^{ème} siècle qui autrefois servait de couvent aux Bénédictines. Parmi les 70 salles du musée, 9 sont réservées à la collection égyptienne.

François Artaud, Victor Loret, Bernardino Drovetti, Gaston Maspero, sont les célèbres noms qui ont participé à la création de la collection égyptienne du musée.

En progressant de salles en salles, nous avançons dans le temps... passant des productions céramiques de la fin de la Protohistoire jusqu'aux trésors d'Antinoë datant de la période copte. Guidés par Véronique Gay, également égyptologue membre de l'association, nous découvrons comment le Musée des Beaux-Arts a mis en valeur, aux travers de sa sensibilité propre, les chefs d'œuvre de l'Antiquité.

C'est la tête pleine de couleurs et de rêves que nous avons repris la direction de Grenoble après une journée riche en émotions et émerveillements.



Salle du mobilier funéraire

Loubna Stouli

La fête de l'égyptologie des 2 et 3 octobre 2010

Les 2 et 3 octobre 2010, les passionnés de la civilisation de l'Égypte ancienne s'étaient donné rendez-vous au Lycée Champollion à Grenoble. Pour la sixième fois, l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion organisait une fête de l'égyptologie dont le thème de cette année était "Magie et Religion". Plus de 1500 passionnés ont arpenté la cour A du lycée au nom prédestiné pour admirer les maquettes dont la Chapelle Blanche qui resplendissait sous les rayons de Rê et qui arborait fièrement sa nouvelle barque processionnelle. Celle-ci fut régénérée tout le week-end.



Les enfants ont déambulé dans diverses salles pour devenir des apprentis scribes, écouter les commentaires sur les maquettes ou tenter les jeux concours (dessins pour les plus jeunes et quiz pour les plus grands). Dans la roseraie, grandes et petites oreilles ont pu écouter la lecture de contes égyptiens et, ainsi, rencontrer quelques figures mythiques comme Osiris, Isis et Seth ou Sinouhé et le Prince Prédestiné. Certains adultes ont également eu le plaisir de découvrir le mystère des hiéroglyphes et comprendre la signification de quelques signes. Le public a pu aussi regarder le documentaire sur Champollion réalisé par Laurence Oliva ou admirer les photographies sur le temple de Karnak de Nicole Lurati.

Enfin, quatre conférences ont permis d'en apprendre davantage sur le thème de cette année : François Tonic nous a instruits sur les magiciens et leurs pratiques magiques ; Frédéric Rouffet nous a conté quelques historiola ; Harco Willems s'est posé la question de la démocratisation des Textes des Sarcophages et Nadine Guilhou s'est particulièrement intéressée à un geste magique. Et, cette année, les adhérents ont eu le privilège d'écouter en clôture la conférence d'Yvan Koenig dont l'intitulé était « Magie et/ou religion ».

Comme chaque année, rien ne pourrait exister sans notre équipe de bénévoles dynamiques et nous les en remercions grandement.



Céline Villarino

La magie en Égypte,

François TONIC, historien, rédacteur en chef de Pharaon magazine

Conférence du samedi 2 octobre 2010
Lycée Champollion - Grenoble

La magie est une notion intime à la civilisation égyptienne. Elle est la personnification de l'énergie vitale et des pouvoirs magiques selon Jean-Pierre Corteggiani. Elle est un des tous premiers dieux avant même la Création. Elle est une des facultés ayant été nécessaires à la création et à la vie. La magie en Égypte est Heqa, souvent représenté sous la forme d'un homme ou d'un enfant. Heqa repousse, Heqa est donné aux hommes.

Heqa est ce qui permet aux hommes de se protéger, de repousser. Il préserve les chances et de tout ce qui peut remettre en cause l'équilibre de la Maât. S'il apparaît durant la V^e dynastie, qu'est-ce que Heqa ? Qu'est-ce que la magie en Égypte Ancienne ?

Une magie aux mille visages

La magie en Égypte est multiple, diverse. Elle fait appel aux dieux, aux textes, aux objets, aux rites, aux formules. Elle peut être bonne et mauvaise. Mais Heqa n'est pas l'unique divinité de la magie. Il y a aussi Bès, Sekhmet, Bastet, Seth, Horus...

La magie est une pratique à la fois officielle et personnelle.

Les accessoires de la magie

Les amulettes sont portées autour du cou par les vivants et les défunts. Elles prennent de nombreuses formes. Sur le défunt, elles permettent de garder l'intégrité du corps ; pour le vivant, à éloigner un maléfice, un mauvais esprit, un danger...

Les hypocéphales sont des disques de toile recouverts de formules et de dessins placés sous la tête du mort. Ils datent de l'époque tardive.

Les 4 boules magiques sont de petites boules destinées à des rituels. Elles étaient façonnées chaque jour au temple. Leur rôle est d'éloigner les ennemis d'Osiris. Une fois l'incantation terminée, elles sont lancées aux quatre points cardinaux.



Patèques

Les Patèques sont une forme grotesque et tardive de Ptah. Armés de couteaux, ils repoussent serpents, crocodiles et scorpions.

Bès est un génie protecteur. Son apparence doit effrayer les ennemis. Il éloigne les animaux dangereux et néfastes. Il peut aussi prendre la forme de panthée (forme hybride).

La brique magique porte des formules de protection et le nom du défunt. Elle est placée dans la salle contenant la momie.

Horus sur les crocodiles est une stèle à pouvoir magique où Horus enfant piétine des crocodiles. Il est coiffé d'une tête de Bès et tient dans ses mains des scorpions et/ou serpents.

Pour jeter des sorts, des formules peuvent s'écrire sur des éclats de tessons ou des papyrus. Par exemple, il existe des *figurines d'exécration* qui servent à porter le malheur sur quelqu'un. Quant aux *statuettes de morts mutilées*, elles permettent de neutraliser le mort pour qu'il ne nuise pas aux vivants.

Une magie officielle et personnelle

Tout le monde peut faire de la magie : soit par des amulettes et des objets magiques, sans avoir besoin de prononcer des formules, soit par une magie active dans laquelle il faut prononcer ou lire des formules. Pour être efficace, une formule magique doit être prononcée. Il existe des magiciens et sorciers dans les villages mais, en général, ce sont des prêtres, des scribes ou des médecins qui

pratiquent la magie. Nous trouvons des chefs des magiciens comme Hétépi.

Les prêtres sont formés à la Maison de Vie du temple. Le prêtre-lecteur, celui qui lit, est un grand maître de la sorcellerie et peut pratiquer l'exorcisme ou écrire des formules de protection ou de malédiction. Certains prêtres sont des spécialistes de la magie comme les prêtres de Bastet. Ils sont parfois représentés avec une stèle d'Horus sur les crocodiles. D'autres magiciens puissants mais dangereux sont les prêtres de Sekhmet.

La magie intervient dans la médecine, notamment pour préserver la vie des nouveau-nés. Les déesses Hathor et Sekhmet interviennent fréquemment pour donner une meilleure fécondité ou pour faciliter l'accouchement.

La magie intervient aussi en amour où Sekhmet peut être invoquée pour attirer les hommes.

Protéger le temple

Le temple est une zone fragile et constamment attaquée par les ennemis du dieu, les esprits néfastes. Il a besoin de nombreuses protections magiques dès l'embarcadère. Elles se multiplient selon les salles. Les rites qui s'y déroulent permettent un éternel recommencement pour que le Chaos ne survienne pas.

C'est pourquoi, les Égyptiens construisent ou représentent :

- Une allée des sphinx qui protège le temple, le sphinx étant le garant de l'ordre cosmique ;
- Un pylône où le pharaon massacrant l'ennemi protège aussi le temple de sa présence, de sa force ;

- Des dieux-gardiens aux quatre coins du monde qui, armés de couteaux, se placent aux quatre points cardinaux sur les murs extérieurs et intérieurs du temple ;

- Une multitude de dieux-protecteurs dont le plus connu est l'agathodémon, serpent protecteur. Il y a aussi les 77 génies de Pharbaïthos dont la mission initiale est de protéger Rê puis de veiller à la sécurité d'Osiris durant le cycle de résurrection. On trouve les gardiens de portes armés de couteaux, les gardes d'Asebet (la flamme destructrice) gardant Osiris ou encore une déesse-serpent, «la cracheuse de feu» ;

- Le palladium de Thèbes où quatre taureaux, quatre formes du dieu Montou, protègent Karnak et le dieu Amon des ennemis, notamment ceux de Rê.

Protéger le roi

Le roi est constamment entouré d'une protection magique. Ainsi, pour punir les comploteurs de Ramsès III, on ne cite pas leurs noms pour qu'ils ne revivent pas dans l'au-delà et reçoivent le nom d'« ennemis de Rê » qui sont proches du serpent maléfique, Apôpis. Les conspirateurs font appel à des prêtres de Sekhmet.

Cette petite revue de la magie égyptienne permet de toucher toute la richesse et la diversité de Heqa.

Lectures

Toutankhamon Magazine hors-série n°5, spécial magie.

Yvan Koenig, *Magie et magiciens*, 1994.

Marc Etienne, *Heka magie et envoûtement dans l'Égypte Ancienne*, 2000

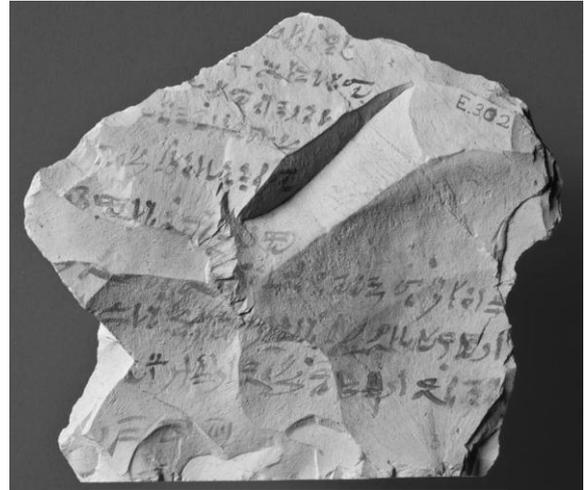


Stèle d'Horus sur les crocodiles

Quels sont donc ces monuments ? Cela revient à poser la question du type de support employé pour inscrire ou graver un texte magique. Procédons par ordre chronologique.

Les « ivoires magiques ». sont le premier type de support. Ils se présentent sous la forme de défenses d'hippopotame sur lesquelles ont été gravées des représentations de génies protecteurs. Parfois, un court texte – inscrit soit entre les personnages représentés, soit au revers de l'objet – nous permet de comprendre la finalité de ces objets. Ainsi apprend-on qu'ils sont destinés à protéger l'enfant nouveau-né et la mère qui vient d'accoucher.

Deuxième type de support, et non des moindres : les ostraca. On désigne par ce terme emprunté à l'archéologie grecque des éclats de calcaire ou tessons de céramique sur lesquels ont été inscrits des textes. Selon l'état de conservation, l'égyptologue pourra être confronté à des textes très courts (quelques signes) ou assez longs (20 lignes par exemple). C'est le type d'objet que l'on a retrouvé en plus grand nombre – cela se compte en tonnes – à Deir el-Médineh. Nombreux sont les ostraca qui dorment encore dans les sous-sols des musées et pourtant leur étude est essentielle en ce sens qu'ils donnent parfois des parallèles de textes déjà connus sur papyrus. Ils deviennent alors un atout qui permet de reconstituer un texte fragmentaire ou donnent une version nouvelle d'un texte.



O. Bruxelles E 302 © MRAH Bruxelles



P. Leyde I 347, ro 10 © RMO Leyde

Support le plus réputé sans aucun doute : le papyrus. Difficilement conservables en milieu humide, certains nous sont parvenus dans un état très fragmentaire. Heureusement, là encore dans la région thébaine, certains papyrus ont été très bien conservés. De fait, leur longueur peut varier d'une simple feuille à près de cinq mètres de long pour certains papyrus. Le texte inscrit sur ces papyrus se présente de manière générale en hiératique, et plus rarement en hiéroglyphes cursifs. Le rédacteur de la formule utilise deux encres différentes : une rouge et une noire, la première destinée notamment aux débuts de fin de formule, la seconde au corps du texte à proprement parler.

Dernier support, le second quantitativement : les stèles d'« Horus sur les crocodiles », aussi appelées « cippes ». Ce type de monument apparaît dès le début du Nouvel Empire et perdure jusqu'à la fin de l'Époque Romaine. Ces cippes tirent leur nom de leur iconographie puisque le dieu Horus est représenté enfant (la tresse « de l'enfance » qui descend sur le côté de son visage le prouve) marchant sur des crocodiles et parfois surmonté de la tête du dieu Bès. Il tient dans ses mains divers animaux dangereux (serpents, scorpion, lion, oryx), prouvant ainsi sa maîtrise sur ceux-ci. Nous connaissons près de 400 exemplaires de stèles d'« Horus sur les crocodiles », dont certaines peuvent être mises en scène dans des groupes statuaires comme c'est le cas pour la statue Tyszkiewicz du Louvre. Leur fonction était éminemment prophylactique.



(Statue Tyszkiewicz)
Statue Louvre E 10777

Après cette rapide présentation, penchons-nous maintenant sur la structure d'une formule magique. Elle se compose de trois éléments :

- Un groupe introductif : qui peut être composé d'une **expression liminaire** accompagnée, ou non, d'un **énoncé-titre**.
- Le corps du texte proprement dit qui peut comprendre un ou plusieurs éléments : une **apostrophe** qui peut être adressée à différents interlocuteurs, une ou plusieurs **menaces** destinées soit à se faire obéir de l'ennemi visé, soit à obliger une divinité à aider le magicien, et enfin une **historiola**.
- Un groupe conclusif : qui peut prendre la forme soit d'une **prescription**, soit d'une simple phrase **conclusive**.

On peut donc dire de la structure d'une formule magique égyptienne qu'elle comprend deux actes bien définis : un purement oral (la récitation de la formule elle-même) et un autre plus « pratique », comme un lien entre théorie et application.

Les adversaires présents dans les textes magiques peuvent être de deux types : terrestres s'il s'agit d'animaux ou de maladies bénignes, divins quand les dieux ou les défunts s'en mêlent. Pour lutter contre de tels ennemis, le magicien dispose de trois éléments indispensables au rituel magique que sont :

- La magie-*hékaou*, qui permet de repousser l'adversaire ou de le tuer. Elle est accessible aux hommes et aux dieux.
- La magie-*akhou* qui modifie les choses de l'intérieur. Elle est l'apanage des dieux.
- La parole qui possède un fort pouvoir en Égypte Ancienne

Seule l'union de ces trois éléments permet au magicien de pouvoir mener à bien un rituel magique ; c'est ce que nous apprend la formule la plus attestée de la littérature magique, que l'on nomme habituellement *Texte A* et dont le premier exemplaire connu est présent sur la Stèle Metternich. Comment le magicien acquiert-il ces éléments ? C'est ce que nous allons voir.



Stèle Metternich

En tant qu'homme, le magicien possède naturellement la magie-*hékaou* et la parole. Il lui faut donc, pour pouvoir achever un rituel magique, obtenir par un moyen précis la magie-*akhou*, propriété exclusive des dieux. Pour ce faire, il va user, au sein même de la formule magique, d'un procédé spécifique appelé *historiola*.

Ce terme désigne « un récit mythologique explicite ou implicite sur lequel s'appuie le magicien pour donner de l'efficacité à sa formule magique ». Il implique donc l'intégration dans la conjuration du magicien d'un mythe qui peut prendre diverses formes. Pour simplifier, il est possible de rassembler les *historiolae* en quatre grands groupes :



Stèle Louvre E 20008

- *Historiolae* à Structure Narrative : il s'agit en réalité d'une narration qui peut être ajoutée à la conjuration du magicien. Plusieurs divinités sont ainsi mises en scène dans un cadre précis et le déroulement de l'action s'effectue de manière cohérente. L'exemple le plus clair de ce type d'*historiolae* est sans aucun doute l'*historiola* d'Isis et Rê.

- *Historiolae* à Conjuration Intégrée : dans ce groupe, la conjuration est intégrée dans le discours d'une divinité et prononcée par le ou l'un des protagonistes, le corps de la formule magique étant alors constitué de la seule *historiola*. Elle peut ainsi prendre la forme d'un monologue ou d'un dialogue.

- Historiolae Comparatives : la structure de l'*historiola* est ici réduite à une simple phrase qui permet au magicien d'effectuer une analogie entre la situation vécue par le patient et celle vécue par une divinité, le plus souvent le dieu Horus. Dans le mythe sous-entendu, la divinité a été guérie, l'analogie permettant alors de guérir le patient de la même manière.
- Historiolae Indéterminées : les *historiolae* formant ce groupe n'ont absolument aucune structure. Un seul élément est présent : le nom de la divinité à laquelle on s'adresse. L'hypothèse proposée est la suivante : le seul nom d'une divinité peut-elle faire référence à un ou plusieurs mythes dont elle serait le ou l'un des principaux protagonistes ?

Une vue d'ensemble de la magie égyptienne, des procédés et formules employés ont ainsi pu être présentés. De nombreuses questions restent encore en suspens et seules de nouvelles recherches permettront de comprendre l'importance de la magie dans la vie quotidienne des Anciens Égyptiens.



BM EA 35043
© Trustees of the British Museum

Magie ou religion ?

Yvan KOENIG, docteur en égyptologie, ancien pensionnaire de l'IFAO,
chargé de recherches au CNRS (UMR 8152)

Conférence du samedi 2 octobre 2010
Lycée Champollion - Grenoble

Depuis l'Antiquité, l'Égypte a la réputation d'être par excellence le pays de la magie et des magiciens. La Bible a renforcé cette image, mais aussi la faible quantité des témoignages relatifs à la vie quotidienne, face au grand nombre de temples et de tombeaux qui sont nos principales sources. Les images fantastiques qui les ornent vont alimenter les spéculations des occultistes, tandis que la tendance universitaire positiviste et rationaliste se révélera tout aussi incapable d'interpréter ces manifestations déconcertantes d'une culture fort éloignée de la nôtre. Malgré tout, cette dernière approche marquera un réel progrès en s'attachant à l'étude de l'histoire et de la philologie. Les textes sont en effet notre principale source de connaissance de la culture égyptienne.

Cependant ces deux tendances, qu'elles soient « occultistes » ou « rationalistes », seront peu à même d'intégrer la pensée magique qui est cependant au cœur de la culture égyptienne. C'est ce que constatera Sir Alan Gardiner, dans un article remarquable, consacré à la magie et publié en 1915, dans la *Hasting's Encyclopaedia of Religion and Ethics*¹. Son article est si clairvoyant qu'il sera repris quasiment sans changement par J.F. Borghouts dans le *Lexikon der Ägyptologie*.² Après lui, un nombre croissant de textes magiques sera publié par des chercheurs comme S. Sauneron, J. F. Borghouts, A. Roccati, R. Ritner, ou C. Leitz. Les linguistes vont pour leur part s'attacher à analyser les mécanismes à l'œuvre dans cette magie. Ainsi, pour P. Vernus : « Point d'arbitraire du signe chez les Égyptiens, mais au contraire, la croyance en un lien essentiel entre le signifiant et le signifié, entre le nom et ce qu'il désigne... Ainsi la nomination ne se dissocie

pas de la création, et le démiurge est qualifié de Celui qui crée les noms³ ».

Non seulement dans la culture pharaonique le nom est d'une certaine façon la chose, mais, de plus, les représentations de quelque nature qu'elles soient sont elles aussi censées capter les essences de ce à quoi elles renvoient. Ce principe caractérise les documents ayant une finalité idéologique, c'est-à-dire : « Ceux écrits, en fonction des croyances, soit pour assurer la destinée terrestre et/ou post-mortem de l'individu, soit pour exprimer la vision totalisatrice dans laquelle prend place la société égyptienne grâce à un appareil mythico-rituel dont le pharaon est la clef de voûte. Dans cette catégorie entrent les autobiographies et les textes funéraires et magiques, d'une part, et d'autre part la documentation religieuse et les productions écrites secrétées par la doctrine monarchique... Les documents explicitement idéologiques visent un résultat concret : il ne s'agit pas seulement de dire une vision individuelle ou collective du monde, mais de la faire advenir performativement, par la vertu du texte et de l'image et de la pérenniser en l'érigeant au rang d'élément de la création, en un mot de la sacraliser⁴. »

En d'autres termes, ce caractère performatif, lorsqu'il se situe dans un contexte connoté idéologiquement ou rituellement, fonctionne dans le texte comme dans l'image, dans le papyrus comme dans le relief du temple, ou dans le texte funéraire. En conséquence la notion de l'art pour l'art n'a aucun sens dans la culture égyptienne, car : « L'artisan crée des êtres aussi réels que ceux qui sont donnés par la nature, pour peu que son action soit complétée par un envoûtement : la récitation par un spécialiste des formules appropriées, achève d'identifier et d'animer l'être dont

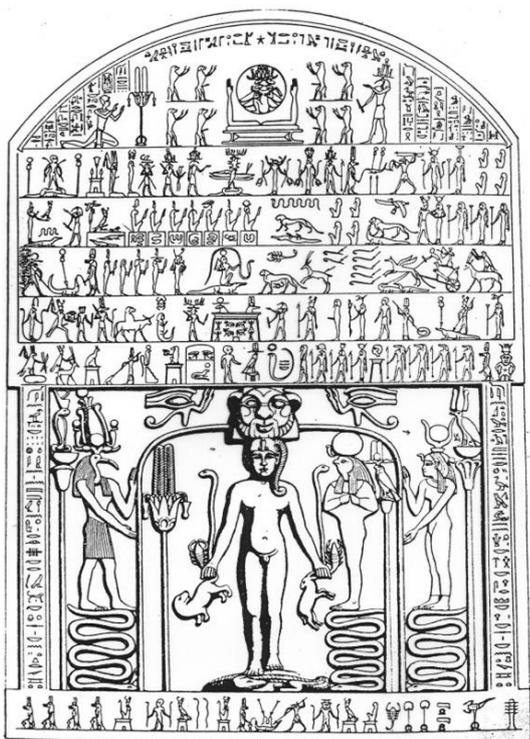
¹ Londres 1915, p. 262-269.

² J. F. Borghouts, art. « Magie » in : *Lexikon der Ägyptologie III*, Wiesbaden 1980, p. 1137-1151.

³ P. Vernus, art. « Name », *Lexikon der Ägyptologie IV*, Wiesbaden 1982, p. 320-321.

⁴ P. Vernus, « Langue littéraire et diglossie » in A. Loprieno (éd.), *Ancient Egyptian Literature, Probleme der Ägyptologie 10*. Brill, Leyde, New York, Köln, 1996, p. 557-558

l'artisan a fait les apparences... Ce n'est pas dire que la recherche consciente du beau fut inconnue : mais il faut savoir qu'en égyptien, un beau monument était défini comme une 'œuvre efficiente' (*ménékh*)⁵. »



Stèle Metternich, recto

L'extension de cette loi de « performativité » à l'ensemble de la culture égyptienne n'est pas sans poser un difficile problème. Elle explique que le mot renvoie d'une certaine façon à la chose, revient aussi à évoquer les lois de la magie sympathique, selon lesquelles deux choses qui ont été une fois en contact gardent entre elles un lien (loi de contiguïté), ou que le semblable suscite ou agit sur le semblable (loi de similarité). Si cette similarité sympathique est un phénomène central, c'est loin d'être le cas dans les cultures modernes, où la magie est un phénomène périphérique et très secondaire. De plus affirmer que le mot est d'une certaine façon la chose, cela n'a aucun sens dans notre civilisation. Alors peut-on continuer à parler de magie pour caractériser la culture pharaonique ? Cette question a été discutée lors d'un congrès qui s'est tenu à Rhodes et nous avons fini par décider de maintenir la notion de magie. Ceci pour deux raisons : tout d'abord ce sont bien les lois de la magie sympathique, telles qu'elles ont été établies depuis longtemps qui sont à l'œuvre ; de plus, ne pas employer ce terme est source

⁵ J. Yoyotte, art. « Art » in : *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris 1959, p. 25.

de confusion, car laisse le champ libre aux occultismes de toutes sortes, ou à la spiritualité de type « New Age ». Déjà aux USA, on n'emploie plus le terme de magie mais l'expression « Ritual Power ».

Cependant si la notion de magie repose sur un fondement solide, celle de performativité a un caractère trop exclusivement linguistique, même employée avec un sens étendu. Thomas Schneider a proposé récemment d'employer plutôt la notion d'analogie⁶, qui me semble mieux convenir. Le mode de pensée analogique est bien connu, et l'analogie sympathique est l'arme de base qui permet au magicien, le plus souvent un lettré, de réintégrer le phénomène perturbateur qu'est la maladie, dans l'univers ordonné voulu par le démiurge. Dans ce but, il compare la maladie du patient avec un événement comparable qui se situe dans le domaine des dieux. En faisant cette analogie, il donne une solution à la maladie du patient qui doit être guéri « comme » (*mi*), ou « étant donné que », le dieu a été guéri. Par exemple, la personne piquée par un scorpion sera guérie « comme » Horus a été guéri par Isis lorsqu'il a été piqué dans le désert.

Cependant certaines pratiques semblent échapper à cette loi d'analogie. Ainsi dans la piété populaire, un individu se tourne vers une divinité en dehors de tout rapport contraignant. Cette divinité va alors librement manifester sa faveur. Ce mouvement de piété se rapproche de ce que l'on peut qualifier de « religion », ou y trouve en effet des notions bien proches de celles de péché, de repentir et de pardon. Si ce mouvement est bien représenté au Nouvel Empire, il n'exclut cependant pas des formes plus traditionnelles et à la Basse Époque il sera tout à fait réintégré dans le cadre traditionnel au centre duquel se trouve désormais la notion de pureté rituelle, au point que Robert Meyer va jusqu'à parler d'« ascèse magique⁷ ». Cette extension quasi obsessionnelle du concept de pureté est liée aux malheurs du temps et aux invasions successives que le pays a connues. Ces troubles sont mis au compte du non-respect des rites et des tabous. De fait les étrangers n'observant pas les divers interdits

⁶ Thomas Schneider : « Die Waffe der Analogie : Altägyptische Magie als System » in Karen Gloy / Manuel Bachmann (éd.), *Die Analogiedenken : Verstöße in ein neues Gebiet der Rationalitätstheorie*, Verlag Karl Alber, Freiburg/ Munich, 2000, p. 37-83.

⁷ R. Meyer, « Magical Ascesis and Moral Purity in Ancient Egypt » in, J. Assmann and Guedalia G. Stroumsa, *Transformations of the inner Self in Ancient Religions*, Brill, Leiden, New York, Köln, 1999, p. 45-61.

respectés par les Égyptiens, répandent l'impureté dans le pays. Cette interdépendance entre l'action morale, le rite et le bien-être de l'Égypte se développent avec d'autant plus de forces que les troubles les remettent en cause, suscitant par là une profonde inquiétude et une littérature à caractère apocalyptique. Ce mélange de pratiques magiques et ascétiques a suscité une véritable « mystique païenne » qui

caractérise l'Égypte tardive. C'est cette Égypte que les Grecs connaîtront, c'est pourquoi l'image qu'ils en auront et qu'ils transmettront au monde Antique en sera profondément influencée. Désormais l'Égypte sera caractérisée comme étant le pays de la magie et des magiciens.



Stèle Metternich, verso

Les textes des sarcophages et la démocratie

Harco WILLEMS, égyptologue, Université de Louvain (Belgique)

Conférence du dimanche 3 octobre 2010
Lycée Champollion - Grenoble

Tout le monde connaît les sarcophages momiformes de l'Ancienne Égypte, objets mystérieux et souvent esthétiquement attractifs, qu'on peut trouver dans chaque collection égyptienne. Ce genre d'objets est si « iconique » pour l'Ancienne Égypte, que le grand public n'est pas généralement au courant du fait qu'il existe aussi des sarcophages rectangulaires. Mais en fait, durant le premier millénaire et demi de l'histoire pharaonique, ce type de cercueil était presque le seul qui fut produit. De nos jours encore, plus d'un millier et demi de sarcophages de ce modèle existent. Il s'agit donc d'une catégorie d'objets très importante.

Ce modèle était très répandu jusqu'au Moyen Empire. À l'extérieur, ces cercueils ne comportaient que peu d'éléments décoratifs. Au début du Moyen Empire, un bandeau de texte en hiéroglyphes ornementaux ornait le haut de la cuve, et deux yeux-*Oudjat* apparaissaient vers l'extrémité nord du côté est. Le programme textuel est du plus monotone. Il s'agit de 'formules d'offrandes', exprimant le vœu que le défunt recevra des offrandes provenant du roi et des dieux. Au cours du Moyen Empire se développèrent des programmes décoratifs un peu plus complexes. Les plus importants étaient les colonnes de textes verticaux par dessus les bandeaux de textes du modèle primitif. A partir de la fin du règne du pharaon Sésostris Ier, les panneaux entre les colonnes de textes ont commencé à être décorés d'un motif imitant la façade du palais royal. Ainsi, le programme décoratif présente le défunt comme un roi résidant dans son palais.

Le plus souvent, ces cercueils n'étaient décorés qu'à l'extérieur, mais une minorité (quand même quelques centaines d'exemplaires) comporte aussi une décoration intérieure. Des textes ornementaux, par exemple, et des frises d'objets (des rangées d'images d'objets rituels et parfois du mobilier funéraire). Mais l'élément le plus important, qui va nous occuper ici, est les centaines de colonnes de textes hiératiques ou hiéroglyphiques, textes de nature religieuse qu'on appelle les Textes des Cercueils. Dès la découverte des premiers exemples, les

égyptologues ont attribué bon nombre de ces cercueils à la Première Période Intermédiaire. Bien qu'on sache depuis les années soixante que cette idée n'est pas correcte, elle continue à dominer l'interprétation des Textes des Cercueils.

Presque tous ces sarcophages appartenaient à des particuliers, et la décoration concerne la vie dans l'Au-delà qui attendait ces personnes après la mort. Malheureusement, les Textes des Cercueils sont parmi les plus obscurs que nous connaissions de l'Ancienne Égypte. Ce qui rend difficile la compréhension de ces textes, est qu'il s'agit de récitation poétiques servant à accompagner des rituels. Mais ne connaissant plus le scénario du rite, la compréhension d'une métaphore théologique échappe souvent à notre compréhension. C'est comme si l'on possède le texte d'une pièce de théâtre, à laquelle manquent la distribution des rôles et les indications scéniques. Déjà dans le cas d'une pièce de théâtre, ce qui reste ne serait pas facile à comprendre. Si l'on sait aussi que, à la différence d'un drame, un rite égyptien n'avait pas pour but de raconter une histoire, il est patent que ces textes sont généralement presque incompréhensibles pour nous.

Mais ces formules étaient indubitablement très importantes pour les Égyptiens. Bien que la plupart de ces sarcophages à textes soient perdus, l'édition des textes encore existants comprend quelque 3500 pages !

Déjà vers la fin de l'Ancien Empire, vers 2350 avant J.C., des textes tout à fait comparables furent écrits sur les parois des chambres souterraines de pyramides royales : les Textes des Pyramides. Du fait que les Textes des Cercueils appartenaient à des particuliers, les égyptologues en ont déduit un processus de popularisation : des textes qui, au début, étaient le privilège des rois, devenaient de plus en plus accessibles à des particuliers, et finalement au grand public. Dans l'égyptologie, cette perception est connue sous le nom un peu étonnant de 'démocratisation.' L'idée est qu'un trait culturel (les Textes des Pyramides), qui était à l'origine propre au roi, fut

par un processus de 'démocratisation' usurpé par le peuple.

Depuis quelques années, la terminologie s'est un peu développée. D'abord, soucieux du fait que l'Égypte Ancienne n'a jamais été une démocratie, on commençait à écrire le mot entre parenthèses. Depuis, l'alternative de 'démotisation' fut proposée par plusieurs égyptologues. Cette nouvelle terminologie a l'avantage de ne plus suggérer qu'il y avait, dans l'Ancienne Égypte, des tendances démocratiques. Mais l'idée que la dissémination des textes funéraires était le résultat d'un mouvement populaire dans la religion égyptienne survit jusqu'à nos jours. Ici, je veux poser la question de l'origine de cette idée qui, comme on va le voir, ne trouve pas de justification dans les sources.

Pendant le XIX^{ème} siècle, l'idée d'une 'démocratisation de la religion funéraire' n'était pas encore courante. En fait, à cette époque, les Textes des Cercueils n'étaient guère connus. Cela n'a changé que dans les années 1890, époque d'activité archéologique intense dans la Moyenne Égypte, région qui était demeurée jusque là une *terra incognita*. Ces fouilles produisirent des dizaines de cercueils du type qui nous concerne. Vers 1910, les Textes des Cercueils étaient, dès lors, bien connus par les égyptologues. Ils étaient aussi généralement d'avis que ces sarcophages remontaient à la Première Période Intermédiaire, époque après l'effondrement du royaume centralisé de l'Ancien Empire.

Les vestiges archéologiques connus au début du XX^{ème} siècle suggéraient que l'Etat égyptien de la Première Période Intermédiaire n'était plus capable d'organiser des grands projets de construction comme pendant l'Ancien Empire : plus de pyramides royales, et plus de temples. À cette époque de déclin du pouvoir royal, les cimetières des nomarques de la Haute Égypte montraient l'énorme importance de ces administrateurs. Cet état de choses fut interprété comme étant le résultat d'un désir des élites rurales d'acquérir une position de quasi-indépendance. Aussi, la qualité artistique de la décoration des tombes est souvent médiocre. Bien qu'il soit impossible de suivre les développements historiques en détail, sur la base de ces indications, les égyptologues souscrivaient généralement à l'idée que la Première Période Intermédiaire était une période de crise.

Ces idées étaient déjà répandues quand Alan Gardiner, en 1909, publia le fameux papyrus de Leyde, qui contient une composition littéraire connue comme *The Admonitions of an Egyptian Sage*. Le texte est l'exemple le mieux connu du genre littéraire de la 'littérature

pessimiste', genre d'une grande popularité pendant le Moyen Empire. Dans les *Admonitions*, un sage appelé Ipouer se plaint des conditions de vie en Égypte. Selon lui, les Égyptiens ont oublié leur propre place dans la société ; les règles de politesse et de l'étiquette ne sont plus observées, et le pays est dans le désarroi. La violence règne partout :

Hélas ! Le Nil sort de son lit, mais on ne travaille plus les champs pour lui. Tout le monde dit : "Nous ne comprenons pas ce qui se passe dans ce pays !"

Hélas ! Les misérables sont devenus propriétaires de richesses. Celui qui n'était même pas capable de se faire des sandales est maintenant le possesseur d'un capital !

Hélas ! la mentalité est violente, et les épidémies hantent le pays. Le sang est partout ...

Hélas ! Beaucoup de morts sont enfouis dans le Nil. La rivière est devenue une tombe ; l'atelier de momification est devenu un fleuve.

Hélas ! Les riches pleurent, le misérable se réjouit. Chaque ville dit : "Chassons les hommes de pouvoir !"

Hélas ! Le pays se retourne comme un tour de potier. Le brigand est devenu propriétaire de richesses ...

Hélas ! Les formules magiques sont divulguées ; formules magiques et conjurations deviennent inefficaces parce que les gens les connaissent.

Bien qu'il soit clair que ce texte décrit une époque troublée, il ne spécifie pas de quelle époque historique il s'agit. Néanmoins, on s'est vite mis d'accord sur le fait que la violence, l'absence d'une autorité centrale, et la confusion conviendraient aux conditions de vie de la Première Période Intermédiaire après la disparition d'un pouvoir central.

Peu d'années après la publication de A. Gardiner, la Première Guerre Mondiale commença, et après la défaite allemande, le monde avait profondément changé. En Russie, la révolution d'Octobre avait produit un Etat communiste, qui se débarrassa aussitôt du Tsar et sa famille. La famille impériale d'Autriche avait aussi disparu, tout comme le Sultan ottoman. En Allemagne, la même chose : l'Empereur Wilhelm avait fui, trouvant refuge aux Pays-Bas, mais laissant derrière lui un pays déchiré. Peu de temps après, une situation instable s'installa. D'un côté, d'après l'exemple des Soviets russes, des comités d'ouvriers émergeaient, dont un établit, pour

quelques semaines en 1919, un 'Etat libre' à Munich, initiative qui ne prit fin qu'après des combats sanglants.

Dans ce climat, Alexandre Moret publia en 1922 une étude intitulée 'L'accession de la plèbe égyptienne aux droits religieux et politiques sous le Moyen Empire'. Il considérait que les 'plaintes d'Ipouer' décrivent les tensions sociales après la disparition de la dynastie royale memphite à la fin de l'Ancien Empire. Le chaos politique dans l'Europe de son temps lui offrait clairement une source d'inspiration pour son analyse égyptologique. Quand Ipouer se plaint que le pays "se retourne comme un tour de potier" cela veut dire, pour Moret, que la Première Période Intermédiaire était une période de révolution, qu'il qualifie comme 'prolétarienne'. Son article même utilise le terme de 'socialisme'. Il semble clair que la réalité politique des années vingt prédisposait Moret à concevoir la Première Période Intermédiaire comme une révolution sociale.

Il s'intéressa tout particulièrement à un aspect spécifique de cette révolution : la dissémination de privilèges religieux parmi la population. Selon Moret, 'les plaintes d'Ipouer' contiennent une allusion à cela lorsqu'il dit que "les formules magiques sont divulguées ; formules magiques et conjurations deviennent inefficaces parce que les gens les connaissent." Pour lui, cela veut dire que le peuple s'empare des Textes des Pyramides, qui dès lors furent remployés par les particuliers sous la forme des Textes des Sarcophages.

Cette façon de voir fut développée directement par d'autres égyptologues, parmi lesquels Hermann Kees qui donnait à la théorie une forme dont l'influence était si grande que cette théorie est restée très répandue jusqu'à nos jours. On sait que Kees, qui appartenait à la noblesse allemande, avait une mentalité très élitiste et anti-démocratique, et qu'il se positionnait à l'extrême-droite (et même comme nazi). Sachant cela, ce que Kees a écrit sur les développements qui conduisirent à la chute de l'Ancien Empire apparaît sous une lumière différente.

Selon sa perception, l'égoïsme des nomarques — bien entendu des gens non royaux ! — conduisait à l'érosion du pouvoir royal vers la fin de l'Ancien Empire. Dans une période où la Cour royale n'était plus capable de prendre soin du pays et de bâtir des pyramides, la population non-éduquée se tournait vers la magie — terme utilisé avec peu de sympathie par Kees. Selon lui, les mots vides se substituaient à la capacité d'agir. De plus en plus, des gens ordinaires commencèrent à usurper des privilèges royaux comme l'utilisation des Textes des Pyramides,

mais, selon lui, sans qu'ils comprennent la portée de ces textes difficiles. Les masses populaires auraient simplement utilisé autant de textes que possible, mais sans aucune compréhension réelle. Ceci refléterait les capacités intellectuelles restreintes des masses populaires, qui n'étaient pas capables de vraiment comprendre les textes. Il écrit : "Le caractère de ces temps est incertain et avide : on veut posséder, que cela soit convenable ou non. Comparée à la doctrine aristocratique du temps des pyramides, cette période se caractérise donc par la vulgarité".

Selon l'opinion de Kees, la démocratisation de la religion funéraire serait un reflet des sentiments grossiers de la population, qui n'était pas intellectuellement capable de saisir la vraie profondeur des textes religieux écrits par les élites de l'Ancien Empire.

Cette théorie fut reçue chaleureusement, et même si l'idéologie politique de Kees ne joue plus un rôle dans le discours égyptologique, l'idée que les Textes des Cercueils reflètent une 'démocratisation' de la religion funéraire royale de l'Ancien Empire reste populaire. Je crois que le temps est venu de reconsidérer les fondements de cette hypothèse. Nous allons nous occuper de trois assertions fondamentales qui sont à la base de ce que j'appelle 'l'hypothèse démocratique'.

1) Les Textes des Pyramides sont des textes royaux. Dès lors, l'utilisation des mêmes textes par des particuliers doit être comprise comme une 'démocratisation'.

2) Les Textes des Cercueils (étant des Textes des Pyramides dégénérés) datent de la Première Période Intermédiaire. La 'démocratisation' coïncide donc avec la chute de l'Ancien Empire.

3) Les Textes des Cercueils étaient accessibles à tout le monde, reflétant un mouvement populaire.

Le premier axiome n'est plus accepté de nos jours. Bien que les pyramides soient des tombes royales, on ne doit pas en déduire que les textes inscrits sur leurs parois avaient été conçus spécifiquement pour le roi. En fait, les Textes des Pyramides ne constituent pas un corpus homogène, mais une collection de textes très variés et avec des buts très différents. Certains d'entre eux furent utilisés non seulement dans le culte funéraire royal, mais aussi dans les temples et dans le culte funéraire des particuliers. Dans le dernier cas, les scènes rituelles dans les tombes privées montrent souvent comment les prêtres récitent, pendant le culte d'offrandes, des formules de glorification qui doivent être comparables aux glorifications des pyramides. Autrement dit, même pendant l'Ancien Empire des

compositions comme on les trouve dans les Textes des Pyramides n'étaient pas restreintes à l'usage des rois.

Deuxièmement, il est devenu clair que la plupart des sarcophages inscrits avec des Textes des Cercueils ne datent pas du tout de la Première Période Intermédiaire, mais du Moyen Empire, quelque deux cents ans plus tard ! Cela rend difficile de les interpréter comme indice d'un mouvement populaire pendant la Première Période Intermédiaire.

Ces deux points sont de nos jours généralement admis, enlevant effectivement la base des hypothèses de Hermann Kees. Tout de même, l'idée que les Textes des Cercueils étaient 'en principe' accessibles à tout Égyptien, reste très répandue. Réfléchissons un instant à cette idée. Si vraiment les Textes des Cercueils étaient accessibles à tous, on s'attendrait à ce que beaucoup d'Égyptiens en aient disposé, et que les propriétaires soit répartis uniformément à travers le pays. Voyons comment la distribution des Textes des Cercueils se présente en réalité.

Pour résoudre la première question, j'ai fait des calculs pour toute une série de cimetières. Le cimetière de Dayr al-Barsha est un site-clé, parce qu'il s'agit d'un des sites où les sources sont très répandues. Des 3500 pages de Textes des Sarcophages publiés par de Buck, la moitié vient de Dayr al-Barsha ! Donc, les chances sont ici très grandes de trouver qu'une partie importante de la population possédait des Textes des Cercueils.

Dayr al-Barshâ était le cimetière de la ville capitale du Nome du Lièvre. Il est déjà significatif que les Textes des Cercueils ne soient pas attestés partout dans ce nome, mais seulement à Dayr al-Barsha. Clairement, les textes ne furent pas utilisés partout dans la province. Cela suggère déjà une distribution relativement restreinte.

Cette impression se confirme si l'on s'occupe de la distribution de ces textes à travers le site de Dayr al-Barsha. Ici, des tombes remontant au Moyen Empire ont été trouvées dans les zones 1, 2, 4, 8 et 9. Dans les zones 8 et 9, où se trouvent des centaines de tombes, on n'a trouvé que deux sarcophages ornés des Textes des Cercueils, et ces sources ne provenaient pas d'une tombe quelconque, mais des tombes les plus grandes. Autrement dit, dans ces zones, les Textes des Cercueils étaient rarissimes, et s'associaient aux membres de la plus haute élite.

D'autres tombes du Moyen Empire se trouvent sur les pentes au nord du Ouâdi Nakhla. La situation dans la zone 4 est comparable au cas précédent. Deux tombes ont fourni des cercueils ornés de Textes des

Sarcophages, et de nouveau les propriétaires appartenaient aux cercles les plus élevés.

Les deux tombes de la zone 1 sont extrêmement grandes, un des puits atteignant une profondeur de 46 mètres ! Les propriétaires, un homme et une femme, doivent avoir été membres de l'échelon le plus haut de l'élite locale. Tous les deux avaient des sarcophages inscrits de Textes des Cercueils. La densité ici est donc de 100%.

En ce qui concerne notre étude, la zone 2, où furent enterrés les gouverneurs de la province et leur entourage, est des plus intéressantes. Depuis 1891-1892, les missions de Newberry, Kamal, Daressy et Reisner ont été actives ici. Ces fouilleurs ont concentré leurs activités dans l'est de la zone, où ils ont partout écarté tous les débris couvrant le rocher nu. Les quelques puits non encore fouillés sont impossibles à fouiller pour des raisons de sécurité. En tout cas, cette zone est si bien connue que chaque puits y est répertorié. Mais la partie occidentale, d'une surface de 1500 m² environ n'est pas encore entièrement fouillée. Dans cette région, on dénombre 40 puits datables du Moyen Empire.

Cette partie du cimetière a une surface de 4200 m². Donc la densité des puits du type C est de 1 puits pour 105 m². Si la densité de puits est la même dans les secteurs non encore fouillés, on peut s'attendre à 14 ou 15 puits supplémentaires. Le total s'élèverait donc à 55 puits.

On connaît 57 sarcophages provenant de la zone 2, appartenant à 22 personnes. On connaît ici 40 puits, et pour 18 d'entre eux (donc 45%), on sait quel en était le contenu. Il est important de noter que, à la différence des autres zones du site, chaque sarcophage trouvé dans la zone 2 était décoré, déjà un indice de la prospérité des personnes enterrées ici. Parmi les sarcophages trouvés ici, 76% comportaient des Textes des Cercueils. Considérons que cette proportion caractérisait les tombes de la zone 2 dans leur globalité. Ainsi, sur la base de ce que l'on sait du nombre de personnes enfouies dans les puits, on doit partir d'une moyenne de deux personnes par puits. On avait déjà calculé que la zone 2 contenait probablement 55 puits du Moyen Empire. On compte donc 110 inhumations dans la zone 2, dont 76%, ou 84 individus, avaient des cercueils ornés de Textes des Sarcophages. Avec les six personnes pourvues de ces textes dont les tombes ont été trouvées dans les zones 1, 4, 8 et 9, on atteint 90 propriétaires de cercueils ornés de Textes des Sarcophages. Etant donné la rareté des Textes des Cercueils dans les zones 4, 8 et 9 et l'invraisemblance que les zones 1 et 2 aient pu

abriter beaucoup plus de tombes que nous l'avons calculé, le taux originel ne devrait guère avoir été supérieur à 125 personnes.

Cette quantité a été atteinte entre le règne de Montouhotep II et la deuxième moitié du règne de Sésostri III, une période de 250 ans au maximum. Donc, un individu tous les deux ans fut enterré dans un ou plusieurs cercueils inscrits de Textes des Sarcophages.

Mais en fait, aucun sarcophage comportant des Textes des Cercueils n'a été trouvé dans la totalité du nome. On est donc en droit d'interpréter la quantification sur une échelle provinciale. Nous allons essayer de comparer la quantité d'une demi-personne par an avec la mortalité annuelle de cette région.

Selon un calcul fait par Karl Butzer, la population du nome du Lièvre pendant le Moyen Empire s'élevait à 55.000 personnes pour la province. Pour calculer la mortalité annuelle dans cette région, il faudrait savoir quel âge les Égyptiens atteignaient en moyenne.

Sans entrer ici dans les détails, il est clair que les populations étudiées par les archéologues conduisent à une durée de vie moyenne, calculée au moment de la naissance, entre 25 et 30 ans. Sur cette base, et tenant compte d'une population totale de la province de 55.000 personnes, la mortalité annuelle doit être comprise entre 1,833 et 2,200 personnes. Annuellement, une demi-personne était enfouie avec un mobilier funéraire contenant des Textes des Cercueils, donc une personne sur 3,700, ou même 4,400. Et ici, on parle du nome du Lièvre, région qui est célèbre pour le nombre élevé de sources des Textes des Cercueils ! On parle ici d'une proportion d'un quart pour mille !

Considérons maintenant le site important d'Abydos. Ce site était le centre par excellence du culte d'Osiris, culte qui exerçait une influence énorme sur la religion funéraire. Les Textes des Cercueils fourmillent de renvois au culte abydnien d'Osiris. Abydos abritait un cimetière énorme, et les conditions de préservation sont, dans les conditions désertiques de ce site, aussi généreuses qu'à Dayr al-Barsha. On s'attend donc à un nombre assez élevé de sources ici. Mais cette attente s'avère trompeuse : à Abydos, moins de dix

sources ont été découvertes. Le pourcentage de propriétaires de Textes des Cercueils est ici encore plus bas qu'à Dayr al-Barsha.

La statistique de la répartition géographique des Textes des Cercueils à travers l'Égypte montre que la grande masse des sources se trouve en Moyenne Égypte, avec des concentrations moins significatives à Thèbes et dans les cimetières memphites.

Tout suggère que les Textes des Cercueils, loin d'être le reflet d'une démocratisation de la religion funéraire à grande échelle, ne furent utilisés que par un segment très, très restreint et spécifique de la population. Le groupe memphite appartient presque entièrement à des personnes attachées aux temples des pyramides des rois Téli et Mérikarê. Plusieurs d'entre eux portaient des titres très élevés. Ils avaient été prêtres des deux rois. Sans doute avaient-ils récité des textes religieux pendant leur vie professionnelle, et il semble qu'ils n'ont pas pu résister à la tentation d'utiliser ces textes pour eux-mêmes. Les membres du groupe thébain datent presque dans leur intégralité du début du Moyen Empire, époque où la Cour royale vécut à Thèbes. Leurs titres montrent que ces personnes appartenaient à la Cour, ou bien étaient des membres du gouvernement. Certainement, ils appartenaient à l'élite la plus haute du pays. Le reste des Textes des Cercueils appartenait en grande majorité aux gouverneurs des provinces de la Moyenne Égypte et à leur entourage. Eux aussi appartenaient à la plus haute élite.

Très peu d'autres personnes utilisaient les Textes des Cercueils. Dire que les Textes des Sarcophages sont le reflet d'une démocratisation de la religion funéraire est donc un travestissement de la réalité. Au contraire, disposer de ces textes soulignait d'une façon qu'on ne saurait méconnaître le statut d'une personne.

Une discussion plus complète sur ce thème a été publiée dans HARCO WILLEMS, *Les Textes des Sarcophages et la démocratie. Éléments d'une histoire culturelle du Moyen Empire égyptien. Quatre conférences présentées à l'École Pratique des Hautes Études. Section des Sciences religieuses. Mai 2006* (Paris, 2008).

Gestes magiques

**Nadine GUILHOU, égyptologue, chercheur associé à l'Institut d'égyptologie
François-Daumas UMR 5140 (CNRS – Université Paul-Valéry – Montpellier III)**

Conférence du dimanche 3 octobre 2010
Lycée Champollion – Grenoble

Si les rituels magiques nous ont conservé essentiellement des formules, les gestes qui les accompagnaient sont rarement explicités. Les indications concernant la confection du support magique, figurine, écrit ou amulette, ne sont pas rares : « on fera » (*jr*), on doit « écrire » ou, selon le contexte, « dessiner » (*ss*), souvent en utilisant des matériaux particuliers. Ce support peut à son tour être enterré, frappé, détruit selon de multiples procédés¹, sa bouche être scellée². S'il s'agit d'une préparation, on peut la répandre dans le lieu à protéger³. Un cas particulier est celui des prescriptions médico-magiques, qui peuvent nécessiter bandages, onctions ou applications.

Lors de la mise en œuvre du rituel, qui doit parfois être effectué en un temps précis, le magicien, ayant satisfait à certaines exigences rituelles de pureté (purification, vêtements, sandales ...), peut être amené à délimiter un espace sacré, pratique inférée des prescriptions elles-mêmes ou de l'utilisation supposée d'un instrument. Ainsi lors de la récitation de la première des Litanies de Rê, dite « grande litanie », qui doit avoir lieu pendant les heures les plus sombres de la nuit (*wššw*), la représentation des figures doit se faire « dans un espace rectangulaire, sur le sol », qu'il faut donc au préalable tracer. Les « couteaux magiques » du Moyen Empire, qui n'ont de couteaux que le nom moderne qu'on leur a attribué, ont pu être utilisés pour tracer un cercle protecteur autour de la parturiente. Ils étaient en effet destinés à protéger la mère et l'enfant lors de la naissance, et donc plus largement le défunt lors de sa renaissance dans l'au-delà⁴. Une représentation dans la tombe de Bebi, à El-Kab, montre qu'on les brandissait à l'instar des longs bâtons en forme de serpents pour repousser les forces hostiles⁵. Il est probable que l'on récitait à ce moment-là une formule de protection ou d'agression contre les puissances négatives, mais elle n'est pas mentionnée.

Il existe cependant un geste magique connu par toute une série de représentations dans les tombes de l'Ancien et du Moyen Empire dont certaines sont accompagnées de la formule alors mise en œuvre. Ce geste et la formule qui l'accompagne ont fait l'objet d'une première étude par G. Maspero,

¹ Figurines d'exécration d'ennemis ou de morts enterrées près du lieu à protéger (par ex. la forteresse de Mirgissa) ou dans la nécropole, statues d'ennemis mutilées (par ex. statues provenant du temple funéraire de Pépy II, MMA 47.2 et 64.260 ; voir aussi les têtes de réserve), représentations d'Apophis conspuées et écrasées du pied gauche (Livre pour renverser Apophis), figurines de cire jetées au feu (comme indiqué par exemple dans le Livre de protéger la barque du dieu) : toutes sortes de gestes, souvent violents, sont mis en œuvre.

² Voir Y. KOENIG, « Rituel d'envoûtement des ennemis d'après un papyrus de la XXX^e dynastie », *Res Orientales X*, Louvain, 1997, p. 61-65.

³ Ainsi on répand l'eau additionnée de natron autour du temple lors de l'un des rites de fondation (*wps bsn*) ; on asperge la maison d'une préparation à base d'oignon pour éloigner les animaux venimeux (Stèle Copenhague A 764 = AEIN 974)

⁴ Pour cette hypothèse, voir G. PINCH, *Magic in Ancient Egypt*, Londres, 1994, p. 78.

⁵ Voir H. ALTENMÜLLER, « Schutzdämonen für Geburt und Wiedergeburt. Ein Zaubermesser », in S. BICKEL, *In ägyptischer Gesellschaft, Aegyptiaca der Sammlungen BIBEL + ORIENT der Universität FreiburgSchweiz*, Freiburg, 2003, p. 60-63 et fig. 16c. Les serpents de bronze faisaient également partie de l'attirail du magicien comme en témoigne le matériel retrouvé dans la tombe/cache du Ramesseum.

les astres qui l'entourent (§ 1274b), ici qualifiés de Massacreurs (*h3ty.w*) et de Ceux qui sont dans la vieillesse (*Jmy.w-j3w*). Même si le terme *chaou* reste obscur, le procédé est le même : il s'agit d'aveugler ceux qui, eux-mêmes détenteurs de lumière, menaceraient la tombe et le défunt.

Plus proche de la formule des scènes de traversée des troupeaux, l'expression « Celui au visage aveugle » (*šp hr*) se retrouve dans le chapitre 586 (*CT VI*, 287s) des Textes des Sarcophages, formule de conjuration assez difficile, mais dont le titre est éloquent : « Repousser Rerek, repousser les crocodiles [au moyen de] formules magiques ». C'est enfin toujours au crocodile, Maga, fils de Seth, que s'adresse l'officiant dans le Papyrus magique Harris, afin de le neutraliser en l'aveuglant : « Les doigts des 77 dieux (s'enfoncent) dans ton œil ! »⁸.

Le même geste apparaît dans les scènes de **délivrance de la vache**⁹. Le berger, généralement vêtu du pagne rigide, se tient debout, bras tendu, plus rarement une jambe fléchie, bras replié¹⁰. Il tient toujours un bâton, sur lequel il s'appuie lorsqu'il a une jambe repliée, signe d'un statut plus élevé. On l'identifie comme un maître berger.

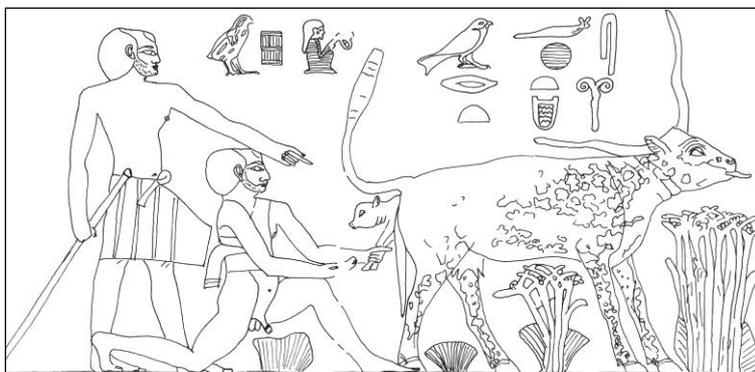


Figure 2 : tombeau de Ti, scène de délivrance de la vache

Enfin, les scènes de **chasse dans le désert** constituent une dernière occurrence. Le geste magique y est beaucoup plus rare. Je n'en connais que deux exemples : les mastabas de Ptahhotep et de Ny-ânkhkhnom et Khnoumhotep à Saqqarah. Dans les deux cas, c'est le maître-chiens qui fait le geste de la main gauche tandis qu'il retient son ou ses chien(s) de la droite. Il porte lui aussi un costume particulier, lui couvrant le buste et rattaché sur l'épaule gauche, sans doute pour lui donner plus d'aisance, « sorte de maillot formant culotte et montant jusqu'aux aisselles, selon la description de Vandier¹¹. Celui du chasseur de chez Ptahhotep est en outre rayé transversalement de bandes colorées¹². Vandier, commentant cette scène n'y a pas reconnu le geste de conjuration :

« Le chasseur agenouillé, le bras gauche avancé horizontalement, avec l'index pointé doit exciter, de la parole et du geste, les chiens déjà engagés dans l'action, tout en tenant en laisse deux magnifiques lévriers qui ne demandent qu'à être lâchés ».

⁸ J.-Cl. GOYON, « Nombre et univers : réflexions sur quelques données numériques de l'arsenal magique de l'Égypte pharaonique », in A. ROCCATI, A. SILIOTTI, *La Magia in Egitto ai Tempi dei Faraoni, Atti Convegno internazionale di Studi, Milano 29-31 ottobre 1985*, Milan, 1987, p. 57-76 ; rapprochement déjà signalé par Maspero, *op.cit.*, p.106-107.

⁹ VANDIER, *Manuel V*, p. 65, 92, 226 (délivrance de la vache à l'Ancien et au Moyen Empire).

¹⁰ Mastabas de Leyde et tombe de Oukhotep fils de Oukhotep à Meir.

¹¹ *Manuel IV*, p. 797.

¹² Comparer avec le chasseur de la tombe de Senbi fils de Oukhotep à Meir.

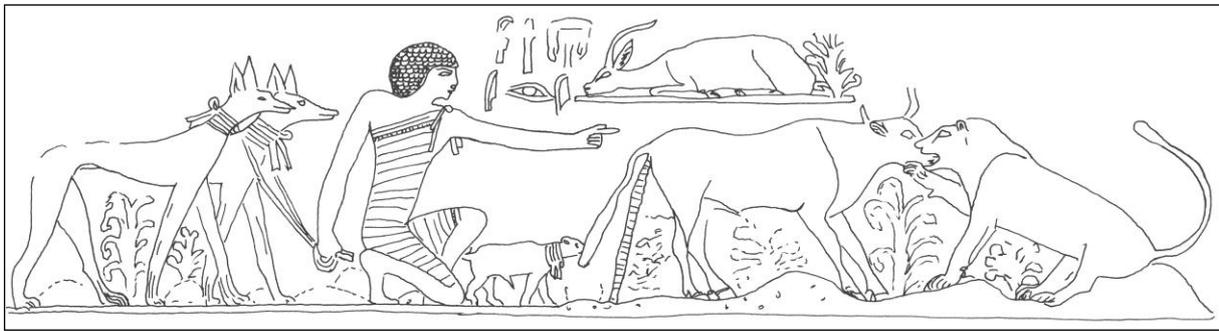


Figure 3 : mastaba de Ptahhotep, scène de chasse dans le désert

Il est probable qu'il doit par ce geste chercher à maîtriser le lion qui, devant lui, dévore la tête d'un taureau sauvage terrorisé. Ou encore à dominer et neutraliser les animaux sauvages attaqués par ses chiens. Plus largement, les scènes de chasse dans le désert, domaine de Seth, renvoient à la maîtrise d'un monde hostile, et donc à une lecture parallèle de ces scènes comme protection du défunt dans l'au-delà. On notera que dans la scène du mastaba de Ptahhotep, le chasseur est aussi prêtre funéraire (*hm k3*).

Se pose en effet ici, et plus encore dans les scènes de délivrance, la finalité de ce geste. Clairement destiné, selon la légende, à aveugler le crocodile dans les scènes de traversée des troupeaux, probablement ici à clouer sur place les animaux sauvages, en particulier le lion, à qui est-il destiné dans les scènes de délivrance ? Sans doute à un ennemi invisible, susceptible de mettre en péril la vache et son veau.

R.H. Wilkinson¹³ a rapproché le geste du berger dans la scène de traversée des troupeaux chez Ptahhotep de l'amulette des deux doigts du « trousseau saïte », leur attribuant un rôle protecteur. Cependant, cette amulette évoque plutôt le Doigt d'or, rassemblant index et majeur, utilisé dans le Rituel d'ouverture de la bouche et des yeux¹⁴. Le geste du bras tendu fait également penser, dans un semblable contexte, à l'herminette *doun-â*, qui serait, dans cette perspective, un prolongement du bras du prêtre *sem*, objet lui donnant, comme les autres instruments utilisés, la maîtrise de ce qu'il touche. On peut également penser à Thot à qui Rê, quand il l'investit de son rôle de vizir et remplaçant¹⁵, déclare

« Et je ferai que tu étendes ta main (*dwn=k dr.t=k*) face aux dieux primordiaux qui sont plus grands que toi »,

lui donnant ainsi prééminence sur eux.

Étendre le bras, étendre la main, le geste n'est pas nommé dans les légendes de la scène de traversée des troupeaux. Tout ceci reste donc une hypothèse. Il reste que l'on peut analyser ce geste magique comme un geste de magie offensive, une prise de possession de ce ou celui qu'il désigne, le mettant à la merci de l'officiant. Et qu'une pratique qui nous est connue par les scènes dites « de vie quotidienne » a peut-être son parallèle dans le domaine rituel.

¹³ R.H. WILKINSON, *Symbol & Magic in Egyptian Art*, Londres, Thames and Hudson, 1994, fig. 144, p. 194a.

¹⁴ Scène XXXII ; voir J.-Cl. GOYON, *Rituels funéraires de l'ancienne Égypte, Littératures anciennes du Proche-Orient 4*, éditions du Cerf, Paris, 1972, p. 100, 130, 131.

¹⁵ Livre de la Vache céleste, col. 72 de Séthi I^{er}.

Les pharaons noirs et la colonisation égyptienne de la Nubie au Nouvel Empire, Aux origines de l'architecture africaine

Charles BONNET, égyptologue, membre de l'Institut, Mission Suisse des Fouilles de Kerma (Soudan)

Conférence du samedi 13 novembre 2010
Salle des Archives Départementales - Grenoble

Depuis plus de 40 ans, une mission suisse explore le territoire du nord du Soudan pour étudier le développement des populations nubiennes et, plus particulièrement, l'évolution architecturale de monuments religieux ou royaux tout en tenant compte de l'habitat. Le site de Kerma est privilégié car des établissements préhistoriques attestent de cultures très anciennes définissant de fortes traditions. Un état complexe indépendant se met en place dès 2400 avant J.-C. et nous avons pu mener des recherches approfondies dans sa capitale qui sera abandonnée vers 1500 avant J.-C. A la suite des conflits menés avec les armées pharaoniques au début du Nouvel Empire, une ville est fondée à 1 km au nord de la première métropole. A l'emplacement de deux puits circulaires, cette agglomération de Doukki Gel dispose d'une puissante enceinte de 5 m d'épaisseur et de plusieurs bâtiments présentant une architecture très inhabituelle.

Ces bâtiments en briques crues sont de plan arrondi et les murs sont épaulés par des contreforts plus ou moins saillants. La présence de deux temples est définie par une très longue occupation sur le même emplacement. Au centre de ces constructions, les traces d'aménagements ont été interprétées comme les bases d'un naos ou d'un autel en terre et en bois. Plusieurs allées menant en direction de l'entrée des sanctuaires peuvent être mises en relation avec des portes monumentales au travers de l'enceinte de la ville ou vers un vaste bâtiment circulaire, peut-être un palais cérémoniel (Fig.1 et 2). Ce dernier disposait, à l'intérieur d'un mur de 2,20 m d'épaisseur, d'une couronne de colonnes sans doute utilisées pour soutenir une toiture conique. Les fouilles ont permis de retrouver ce quartier religieux mais d'autres secteurs devront être dégagés. Ainsi les vestiges d'un atelier de bronziers sont également découverts plus près des puits.



Figure 1 : Doukki-Gel/Kerma. Le palais cérémoniel nubien au cours des fouilles et le temple oriental après les restaurations. © Charles Bonnet

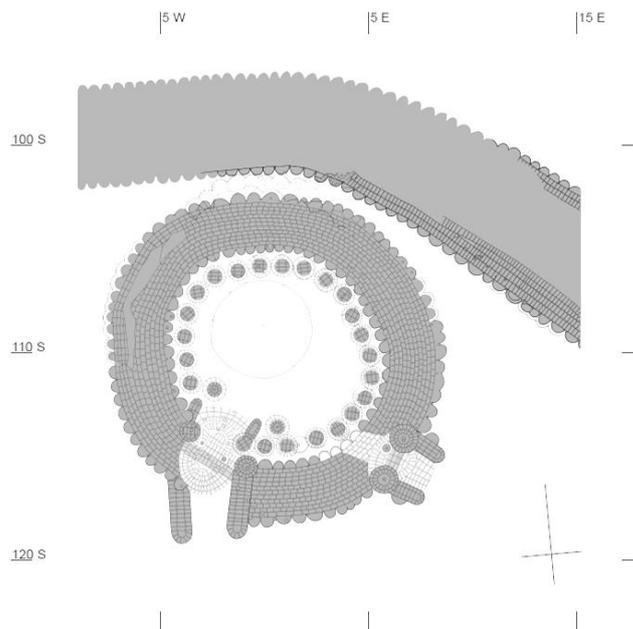


Figure 2 : Doukki-Gel/Kerma. Plan détaillé du palais cérémoniel et de l'enceinte urbaine. © Charles Bonnet.

C'est sous le règne de Thoutmosis Ier que la conquête du pays est entreprise systématiquement par les Égyptiens. Doukki Gel est alors choisie pour implanter la ville égyptienne. Un mur va isoler le quartier religieux nubien afin de libérer l'espace

nécessaire à un vaste chantier. Ainsi, plusieurs édifices de culte s'élèvent au centre de l'agglomération précédente, partiellement arasée. Ces temples se distinguent nettement des réalisations indigènes car à l'intérieur du temenos, les plans se présentent de manière orthogonale. Les deux bâtiments occidentaux sont unifiés par un portique péripète qui existe également autour du temple oriental (Fig.3). On s'étonne de la multiplication des colonnes qui sont présentes dans de grandes salles hypostyles ou dans les annexes des sanctuaires, voire dans les portiques prévus à l'entrée des monuments.



Figure 3 : Doukki-Gel/Kerma. Vestiges du temple oriental de Thoutmosis I^{er}. © Charles Bonnet.

Un long escalier relie la partie arrière du temple central à une construction allongée de dimensions considérables. Après une porte constituée de deux énormes tours, on passait par une allée centrale bordée de colonnades puis, après un mur massif, on gagnait une salle hypostyle immense dotée de 63 colonnes (Fig.4) ; enfin, une deuxième salle permettait sans doute d'atteindre une extension peut-être réservée au souverain. En attendant de nouveaux dégagements, on peut imaginer que ce bâtiment avait des fonctions réservées au roi, probablement pour le dépôt d'objets précieux éventuellement associés au tribut que les habitants devaient fournir à l'autorité

égyptienne. Le long du mur nord de la ville, les vestiges d'un second bâtiment de grandes proportions ont été mis au jour. On doit noter la présence de contreforts allongés qui épaulent le mur extérieur ainsi que la fondation d'une colonne de bon diamètre. Ces caractéristiques sont tout à fait comparables aux édifices voisins que nous attribuons au règne de Thoutmosis I^{er}.



Figure 4 : Doukki-Gel/Kerma. Bâtiment sud-ouest de Thoutmosis I^{er}. © Charles Bonnet.

Ainsi, le site de Doukki Gel offre une occasion unique de comparer deux architectures bien différentes. L'une qui est à placer dans une tradition régionale mais qui pourrait être à l'origine d'une manière de construire touchant plus tard tout le continent africain. L'autre, beaucoup plus classique, qu'il faut situer par rapport aux monuments égyptiens lors de la naissance de l'architecture grandiose de la XVIII^e dynastie. L'Égypte est alors à son apogée et réinvente la forme de ses temples ou de ses palais. Ces deux ensembles permettent aussi d'appréhender les restes de structures en briques crues et en bois qui n'ont pas souvent fait l'objet d'analyses systématiques au long de la vallée du Nil. Les détails de construction sont étonnants et originaux, ils nous font mieux comprendre la richesse de l'architecture africaine et ouvrent de nouveaux horizons à la recherche.



Tête d'une statue de Taharqa
© Charles Bonnet.

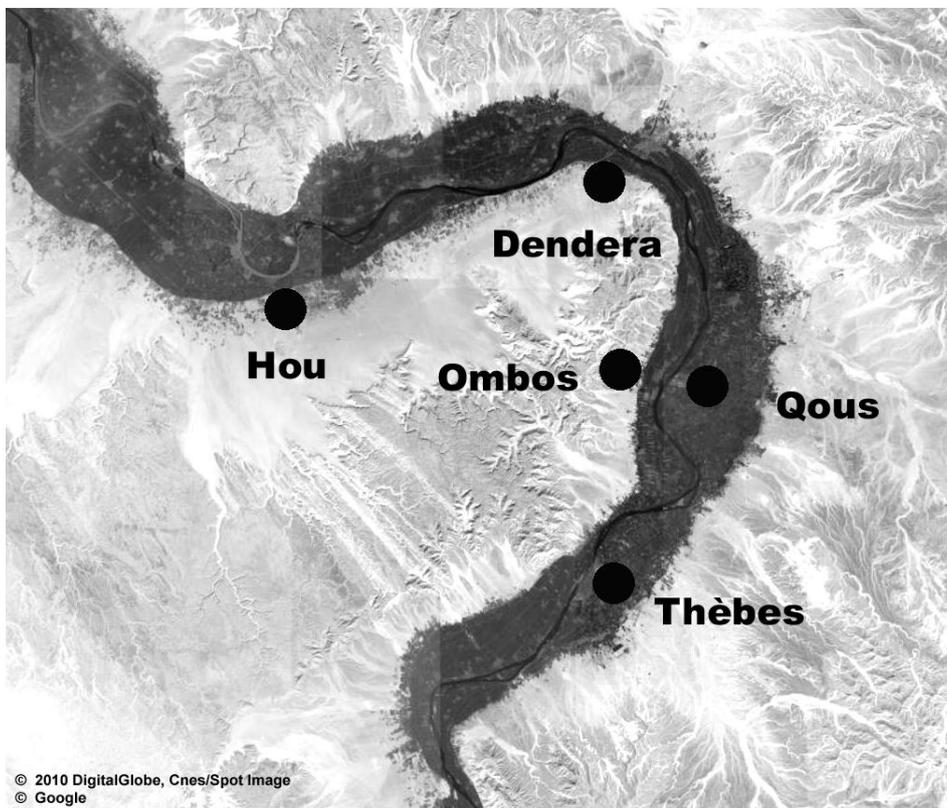
Le lieu de naissance des enfants de Nout : Y a-t-il eu un choix délibéré pour l'implantation de leurs temples ?

Anaïs TILLIER, doctorante en égyptologie, université Paul-Valéry, Montpellier III

Conférence du samedi 11 décembre 2010
Salle des Archives Départementales - Grenoble

De l'ensemble des dieux du panthéon égyptien, les plus connus sont probablement les enfants de Nout, déesse du ciel, et de Geb, dieu de la terre. Dernière génération de la grande Ennéade héliopolitaine, ils sont aussi les protagonistes du fameux mythe osirien. Ces enfants, au nombre de cinq, sont Osiris, Haroéris, Seth, Isis et Nephthys. Ils sont nés pendant les cinq jours épagomènes, chacun dans des villes différentes : Thèbes, Qous, Ombos, Dendera et Hou. Plusieurs éléments laissent penser que la localisation de ces cinq lieux de naissance dans la boucle du Nil ne relèverait pas du simple hasard mais plutôt d'un choix délibéré...

Cette conférence, sujet d'une thèse non encore soutenue, fera l'objet d'un résumé ultérieurement.



Le Nil, le crocodile et le Divin

Jean-Claude GOYON, professeur émérite d'égyptologie (Lyon II),
président de l'Association

Conférence du samedi 15 janvier 2011
Salle des Archives Départementales - Grenoble

Aujourd'hui disparu de la vallée du Nil d'Assūan au Delta, mais toujours très présent en amont du Haut-Barrage, le reptile africain le plus répandu qu'est le *Crocodilus Niloticus Laur* atteint parfois une taille terrifiante, allant jusqu'à plus de six mètres de longueur. Selon une légende locale, le dernier d'entre eux a été tué en 1897 à Assouan par un membre de l'expédition du Sirdar Kitchener, quand celui-ci, après la prise de Khartūm par le Mahdi et l'assassinat de Gordon Pasha, remonta le Nil vers le Soudan et mit fin à la révolte. En réalité, ce n'est qu'après la fermeture du premier barrage d'Assūan, à partir de 1902, que les derniers sauriens abandonnèrent la Vallée ou furent abattus. En 1893, en Moyenne-Égypte, dans la province d'Assiūt, on redoutait toujours la présence d'une vingtaine d'individus de grande taille. Dix ans plus tard, ils disparurent totalement. Accroissement du peuplement humain et changements climatiques dus à la première modification du régime du flot du Nil avaient hâté cette extinction locale de l'espèce.

L'animal est amphibie. Son rythme biologique à sang froid le conduit à passer de longues heures au soleil, tout en guettant ses proies. Prédateur carnivore, il constitue un danger pour tout être vivant s'approchant des rives des points d'eau. Seule sa mandibule supérieure étant mobile, le crocodile happe sa victime en l'étouffant et la noie ensuite en l'entraînant dans l'eau. Il ne la dépèce pas aussitôt, préférant les chairs faisandées, et laisse macérer le cadavre dans un recoin marécageux du fleuve. Il n'émet que très rarement un son, attaquant ses proies par surprise. S'il est menacé, acculé ou blessé, alors le bruit qu'il produit est un des plus terrifiants que l'on puisse entendre dans le monde animal. Ceci, avec ses mœurs à la fois aquatiques et terrestres, a beaucoup contribué à faire de l'animal un être étrange empreint d'un caractère surnaturel.

Dans la langue hiéroglyphique, plusieurs termes différents pouvaient désigner le grand saurien, beaucoup n'étant que des métaphores le désignant comme un « monstre » inspirant la terreur. Le nom vulgaire était *meseh* (d'où dérive

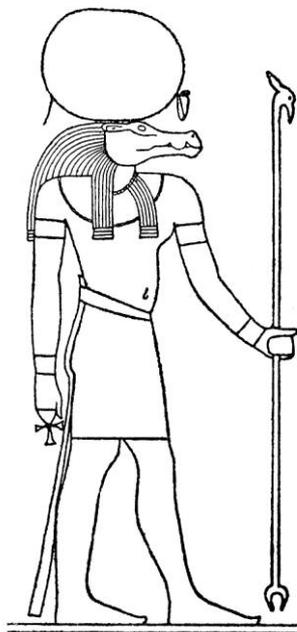
le mot *temsāh* de la langue égyptienne actuelle). Pour évoquer le caractère religieux de manifestation divine incarnée dans le reptile, on le nommait Sobek, vocable jusqu'ici intraduisible, rendu par les Grecs sous la forme Σουχος, *Soukhos*.

Selon les dogmes religieux de l'Égypte antique, la divinité assure l'existence de la totalité de l'univers et le maintien de la vie par les manifestations de son action constante, dont de nombreuses formes animales peuvent être le symbole. La nature et le mode d'existence du crocodile du Nil ont ainsi conduit les Égyptiens anciens à voir dans l'animal une de Ses manifestations de la présence divine, à la fois dangereuse et bénéfique. Imprévisible dans ses attaques mortelles, le saurien est avant tout dangereux. Tel que le concevaient les Anciens Égyptiens, l'univers ne doit son existence qu'au maintien de l'équilibre (exprimé par le symbole de Maât) entre les forces contraires, ordre et chaos, qui le constituent. Seule l'action constante du principe divin créateur permet d'éviter le triomphe du Mal absolu. Celui-ci ne peut être éradiqué, seulement contenu dans ses excès, de sorte que tout être qui attende à la vie est, dans l'instant de son crime, la démonstration de son appartenance aux puissances négatives du désordre. Ce n'est plus alors Sobek qui est en cause mais une sorte de mutation aquatique de Seth le néfaste, celui dont le désert démontre l'existence et qui, inlassablement, s'acharne à détruire l'espace vital qu'est la vallée fertile. On doit alors combattre le reptile meurtrier et le mettre hors d'état de nuire.

Dans l'Est africain, avec l'hippopotame, le saurien est le seul à vivre à la fois sur la terre et dans l'eau, fréquentant les zones sèches le jour et regagnant le fleuve et ses profondeurs dès le coucher du soleil. Celui-ci, que l'on nommait Rê, était la plus fondamentale des marques de l'intervention d'une puissance, hors des normes humaines, qui avait créé le monde et la vie et assurait leur durée ou leur destruction par sa seule volonté. Tout naturellement, la sortie des eaux que le crocodile accomplissait à l'aube et sa veille terrestre, de même que son

engloutissement dans les ténèbres liquides, faisaient de lui une réplique directe, proche des hommes, du miracle quotidien du retour de l'astre de vie.

Les théologiens créèrent donc un nom définissant ce caractère si spécial et il y eut Sobek-Rê. Il incarnait un état du principe lumineux par lequel il peut passer durant les



Kôm Ombo. Sobek-Rê. © J.C.G.

douze heures de la nuit pour revenir triomphant à l'aube, comme l'illustrent les compositions astrales de l'*Amdouat* ou les plafonds astronomiques du Nouvel Empire. Mentionné dans les textes dès le temps des Pyramides (Ancien Empire, ~ 2500 avant notre ère), c'est au Fayoum, la grande oasis d'Occident à l'opposé d'Héliopolis, ville de Rê, que l'on a recueilli les premiers témoignages d'une vénération locale privilégiant l'aspect spécifique de Sobek le crocodile, émanation de la présence de Rê. À *Shedet* du Fayoum, *Crocodilopolis* des Grecs (actuelle Medinet el-Fayūm), Sobek ou Sobek-Rê incarnait le « Seigneur du Flot » et, à ce titre, y posséda, jusqu'aux temps grecs et romains, un temple et un clergé, déjà attestés à la Ve dynastie.

Durant le Moyen Empire (~ 2000 avant notre ère), sur le site de Kiman Farès, au nord de Medinet el-Fayūm, le pharaon Amenemhat III avait fait construire un sanctuaire imposant presque totalement détruit. Un linteau, conservé au musée de Berlin (n° 16953), rappelle la reconnaissance de ce souverain envers Sobek de Crocodilopolis. À la fin du Second Millénaire avant notre ère, avec le déplacement à Thèbes autour du temple d'Amon-Rê de Karnak, des centres du pouvoir pharaonique, de nouveaux sanctuaires dédiés

à Sobek-Rê sont édifiés au Sud. Dès la Treizième Dynastie, plusieurs localités en amont de la cité du « roi des dieux » ont Sobek-Rê comme saint patron, le plus souvent associé avec Hathor souveraine du Sud. À partir du Nouvel Empire (~ 1600 avant notre ère), des temples importants, de nos jours pour la plupart disparus, jalonnaient les rives du Nil depuis la limite méridionale du nome thébain jusqu'à la frontière de Nubie à Assūan. Le plus important était celui de *Soumenou*, El-Dahamsha (~ 30 km au sud de Louqsor), *Crocodilopolis* à l'époque gréco-romaine. Sobek-Rê, « seigneur du Flot » garant du miracle de la crue salvatrice annuelle, était la sauvegarde de toute cette contrée où le paysage de la rive occidentale formait une vaste zone de marécages et de fourrés de papyrus où devaient pulluler les crocodiles. Au Nouvel Empire, sur la rive est, près de la bourgade de Dahamsha du Saïd, *Soumenou* des pharaons, voisine de Mahamid el-Qibli, se dressait le sanctuaire principal de Sobek-Rê, dont plus rien ou presque ne subsiste.

En 1966, en creusant un canal à El-Dahamsha, on découvrit l'emplacement du temple. Du fond de la tranchée furent retirées par dizaine des statues et des stèles, conservées au musée d'art égyptien ancien de Louqsor et, en partie, au musée de site de Kôm-Ombo. Ces ex-votos provenant du site associent Hathor à Sobek-Rê, Hathor Dame de Perfection protégeant l'humanité des violences de la fureur solaire tandis que Sobek « Seigneur du Flot » sauve le peuple de la Vallée de la famine et de la mort du désert en assurant la bonne venue de la crue. Durant les fouilles de sauvetage au sud-est de ce qui avait été l'enceinte du temple du Nouvel Empire intervint l'étrange trouvaille d'un puits fermé par une dalle de grès mobile. Sous la dalle apparut un extraordinaire groupe statuaire de calcite translucide, parfaitement conservé, montrant le souverain Aménophis III debout au côté d'une statue assise de Sobek-Rê de *Soumenou*. Usurpée par Ramsès II, haute de 2,56 m et pesant environ 7 tonnes, la monumentale statue n'a pas d'équivalent connu. Le premier puits était relié à un second plus profond par un couloir formant vraisemblablement la partie souterraine d'un *sèkos* de surface destiné au crocodile sacré. Du puits souterrain alimenté par la remontée des eaux phréatiques, le reptile pouvait quitter son logement au lever de Rê, quand le prêtre éleveur de service ouvrait le puits supérieur et gagner, comme à Crocodilopolis du Fayūm, un enclos pourvu d'un bassin où les fidèles venaient lui vouer prières et offrandes.



El-Dahamsha. Statue d'Aménophis III et de Sobek (musée de Louqsor). © J.C.G.

À partir de ce haut lieu, Sobek-Rê est omniprésent en Haute-Égypte. À Esna, il possédait un lieu de culte et un clergé, étant associé à Neith dame des lieux, sous le nom de *Shemâ-nefer*, l'«Être au long profil parfait» (en grec *Semenouphis*), être divin qui opère la fusion entre l'eau et la terre et permet la vie. Plus au sud, au Gebel Silsila, Sobek-Rê et Hathor Thouëris étaient les saints patrons des spécialistes de l'extraction et du transport des carrières des blocs de grès qui servirent, deux millénaires durant, à bâtir tous les temples d'Égypte. Le plus grand nombre de témoignages de reconnaissance envers Sobek émane ainsi de la confrérie des tailleurs de pierre de Deir el-Medineh qui venaient là par voie d'eau, redoutant le péril du franchissement du passage du goulet du Gebel Silsila appelé *Kheny* ou *Khenou* « l'endroit où il faut ramer », où les vents contraires et la puissance du courant créé par le resserré entre les rives avaient causé la perte de beaucoup de marinières et de carriers.

Au sud, à *Nouby* l'Ombos des Grecs, le temple double de l'actuelle Kôm Ombo fut édifié au temps de Ptolémée VI Philomètor (180-145 avant J.-C.) sur un lieu de culte dédié à Sobek au moins dès le Moyen Empire. Il fut abandonné, inachevé, durant le règne du Romain Macrin, empereur d'Occident au troisième siècle de notre ère. À l'ouest du sanctuaire, s'élevait une chapelle et un dispositif hydraulique formant un bassin d'élevage pour de jeunes reptiles parmi lesquels devait être choisi l'emblème vivant de Sobek-Rê d'Ombos, dont la représentation est conservée sur une des parois du temple. De là venaient peut-être les petits sauriens, d'environ un an et dont la taille ne dépassait guère trente centimètres, que l'on a momifiés par dizaines à la fois et qui furent enterrés, à partir de l'époque

ptolémaïque et sous la domination romaine dans les catacombes de Nag el-Shatbi ou El-Shūtb, à deux kilomètres à l'est de la ville. Entre 1965 et 1983, soixante-dix tombes furent découvertes et recensées par l'Organisation des Antiquités. Remaniées et remployées jusqu'à l'époque romaine, presque toutes avaient été largement pillées et dévastées, mais de multiples vestiges d'enveloppes et ornements de crocodiles momifiés, des œufs et des sauriens jeunes ou morts-nés purent être recueillis. Une trouvaille exceptionnelle par sa nature fut faite dans ces sépultures animales. Il s'agit d'une réplique unique, en verre coloré, d'un crocodile allongé. La technique employée pour reproduire avec un fil de verre rouge torsadé les écailles dorsales du reptile n'est apparue en Égypte qu'à l'époque romaine. Des canines perforées pour être ajustées sur un cordon pour être portées comme pendentif ont dû être des amulettes fabriquées par les taricheutes contre le mauvais œil et les malheurs de la vie, peut-être même contre la mort tant redoutée par le crocodile.



El-Shatbi. Le crocodile de verre romain. © M. El-Bialy.

C'est au temple d'Isis de l'île de Philæ, au sud d'Assūan, que fut représenté pour la dernière fois le saurien divin de Sobek. Durant l'été 130 de notre ère, l'empereur romain Hadrien visita longuement la terre des pharaons malgré la douleur provoquée par la mort de son favori Antinoös. Dans le lieu saint de la déesse mère, épouse d'Osiris, en pharaon, il consacra pour elle les offrandes. Il était d'usage depuis toujours que les souverains de l'Égypte embellissent les demeures divines de constructions nouvelles dont l'État assurait le financement. À cette occasion, Hadrien donna mission au clergé de rénover, aux abords occidentaux du sanctuaire, l'embarcadère des traversées rituelles vers l'ouest et le mystérieux tombeau d'Osiris que dissimulaient les rochers de l'îlot de Bigga. Ce lieu sacré, disparu sous les eaux aujourd'hui se trouvait exactement en face de la construction de grès que l'on désigne de nos jours sous le nom de « Porte d'Hadrien ».

Le programme de décoration alors mis en œuvre dans l'antichambre n'a aucun autre équivalent en Égypte. Il résume en image une tradition religieuse millénaire qui faisait de la première cataracte, au-dessus d'Assūan, la

source divine du flot annuel de l'inondation. Ce liquide dont toute vie dépendait n'avait pas d'autre origine que les humeurs du corps d'Osiris, pour qui, à chaque nouveau cycle de l'éternité, le miracle du retour à la vie devait se produire. Peu avant le nouvel an, dans la caverne du tombeau de Bigga où était cachée la momie contenant le cadavre desséché de l'époux d'Isis, ses chairs reprenaient forme, se gonflant à l'infini des liquides vitaux. La puissance du flux était si immense qu'elle se communiquait aux eaux du Nil ; elles sortaient de leur lit et portaient la vie sur toute la longueur de la Vallée.

Sur la paroi ouest de l'antichambre, on peut voir la légendaire caverne. Sous les énormes amas de granit de la cataracte, une petite figure du Nil personnifié est agenouillée. Un *ouroboros*, le serpent se mordant la queue du symbolisme du temps cyclique, l'entoure qui s'ouvrira pour le libérer au début de chaque année nouvelle. Au sommet des rochers, le vautour du Saïd et le Faucon du Delta se dressent pour garantir l'acheminement du flot renouvelé sur toute l'étendue du Double Pays. En regard, sur la paroi est, un tableau, tout aussi unique que le précédent, fait du crocodile de Sobek de Haute-Égypte l'acteur essentiel du mystère de la crue. Émergeant du fleuve entre les tiges des lotus de la berge de l'île de Bigga, il rampe vers la chapelle construite au-dessus du tombeau d'Osiris où Isis l'attend. Et, sur son dos, repose la divine momie qu'il a mission d'extraire des eaux et de ramener intacte au lieu de sa préservation.



Philae. Porte d'Hadrien. Sobek et Osiris. © M. El-Bialy.

À l'époque médiévale, l'île d'Isis devint un abri pour la population locale. À la vue de l'étrange tableau du crocodile de la Porte d'Hadrien, un poète inconnu imagina une touchante légende. Les chroniqueurs arabes la rapportèrent et l'on peut encore de nos jours entendre raconter cette histoire d'amour. En des temps très lointains, deux jeunes gens éprouvaient un doux sentiment l'un pour l'autre. Le jeune amoureux avait nom Anas el-Wūgūd et n'avait ni rang ni fortune. Hélas, sa bien aimée, Zaharet el-Ward, était princesse et son père, le roi d'Assūan, ne pouvait accepter d'accorder la main de sa fille à un homme de si basse extraction. En secret, il exila son enfant loin de la ville, dans l'île de Philæ. Anas el-Wūgūd, désespéré, partit à la recherche de sa princesse, d'abord en vain. Anas avait un don magique : il connaissait le langage des animaux et des oiseaux. Ceux-ci lui révélèrent qu'ils l'avaient vue dans l'île. Mais comment s'y rendre quand on est si pauvre que l'on ne peut payer le passeur ? Les oiseaux dirent alors au malheureux ; « Va voir le crocodile », ce qui fut fait. Le monstre, repu et de bonne humeur, écouta le discours de celui qui savait son langage. Il l'installa sur son dos et ils partirent sur le Nil. Arrivés dans l'île, Zaharet la prisonnière fut libérée par celui qu'elle aimait et le saurien retourna vers les profondeurs du fleuve. La nouvelle du « miracle » du crocodile se répandit dans tout le peuple du Saïd, qui prit fait et cause pour les deux jeunes gens. Alors, le roi et la reine d'Assūan durent céder. Anas et Zaharet furent mariés et vécurent dans le bonheur. Depuis, la tradition transmise par les plus âgés fait que les gens de la région du Haut-Barrage appellent Philæ « Anas el-Wūgūd ».

Telle fut la « saga » du crocodile de Sobek dans toute la haute Vallée. Pour les anciens, la vision quotidienne du monstre amphibie, tantôt redouté, tantôt vénéré, servit pendant des millénaires à créer une multitude d'images, seul moyen que l'on connaissait alors pour exprimer une pensée et plus encore une foi, qui voyait dans tous les êtres animés la manifestation d'une présence divine source de toute vie. Les grands reptiles ne fréquentent plus les eaux du Nil en aval du Haut Barrage. Mais, avec un peu de chance, non loin de la caverne du Nil de Philæ, sur un rocher à fleur d'eau de l'île de Khor Ingi, le voyageur moderne visitant le temple reconstruit de Kalabsha pourrait rencontrer l'ultime émanation de Sobek du Saïd, réchauffant ses écailles dans les rayons de Rê.

Hiérakonpolis, « La Cité des dieux »

**Jean-Pierre PÄTZNICK, égyptologue, chercheur associé à l'Institut
d'égyptologie François-Daumas UMR 5140
(CNRS – Université Paul-Valéry – Montpellier III)**

Conférence du samedi 19 mars 2011
Salle des Archives Départementales - Grenoble

Situé à près de 120 km au nord d'Assouan, le site du Kom el Ahmar « La Butte rouge » sert aujourd'hui à dénommer la vieille métropole de la « Cité du Faucon », la *Hiérakonpolis* des Grecs, la *Nekhen* des Anciens Égyptiens. C'est, sans aucun doute, le site archéologique le plus étendu, le plus prestigieux et le plus riche qui ait jamais été découvert pour la période prédynastique de l'Égypte (3800-3150 av. J-C). Connu depuis la fin du XIXe siècle, le site a été surtout mis en valeur par les différentes missions américaines qui s'y sont succédées depuis les années 70 avec Michael Hofman, Kent Weeks et Fairservis, Barbara Adams jusqu'à nos jours avec Renée Friedman et son équipe à qui l'on doit d'étonnantes découvertes.

Chaque nouvelle campagne apporte son lot de « highlights » et permet ainsi de jeter une lumière, à chaque fois toujours un peu plus vive sur cette période de la formation de l'état pharaonique. Il en est ainsi nouvellement de la découverte de mines de silex à proximité de la ville contribuant ainsi à mieux apprécier l'énorme production lithique qui avait été observée jusqu'à ce jour sur tout le site de Hiérakonpolis.

Sis à quelque distance de cette même ville, le locus *HK 11* a pu être identifié à une sorte de vaste complexe rural avec habitats, cours entourées de palissades en bois parfaitement conservées, puits de stockage, foyers de cuisine et aires de préparation et distribution de la nourriture tandis que les sondages pratiqués dans les déchets accumulés sur 200 ans, de 3800-3600 av. J.-C., permirent d'identifier 6 niveaux d'occupation ininterrompue ainsi que de recueillir une importante quantité de restes animaliers tels que os, excréments, peaux, cornes, sabots et poils apportant entre autres de précieuses indications sur la présence d'un élevage quasi industriel. Aussi n'est-il pas impossible de penser que l'ensemble de ces structures découvertes en *HK 11* faisait en fait partie d'une sorte de vaste «ferme industrielle» avant l'heure destinée à approvisionner en

viande fraîche une partie de la population et surtout les grandioses cérémonies qui se déroulaient dans le fameux *Centre cérémoniel, HK 29 A*.

Dans le cadre de l'approvisionnement et de l'implantation d'infrastructures économiques à la périphérie ou dans le centre urbain même, l'on ne peut passer sous silence la découverte et l'identification de gros centres de production de bière ainsi que celle de jarres ayant servi à sa distribution à la plus grande partie de la population.

La *Brasserie HK24 A*, la bien nommée, était formée de deux rangées parallèles de 6 à 8 cuves de 0,80 m de diam. encastrées dans une sorte de plateforme qui était recouverte d'une structure destinée à maintenir une haute température ambiante. Les analyses des résidus confirmèrent la préparation en deux jours d'une boisson ou bière assez légère : le premier étant consacré à la cuisson d'une sorte de bouillie et à son refroidissement et le deuxième à la fermentation, produite par l'ajout d'un concentré de dattes et de raisin ; la production quotidienne nécessaire ayant été évaluée pour près de 450 personnes (!). Notons que depuis, d'autres brasseries ont été découvertes à Hiérakonpolis ce qui laisserait à penser qu'une grande partie de la population en faisait une forte consommation tandis que celle du vin en provenance de l'espace syro-palestinien comme produit de grand luxe était plutôt l'apanage des membres de la classe dirigeante comme le montrent les amphores non égyptiennes découvertes dans la Tombe 26 de la Nécropole *HK6*.

Si la réelle fonction de ces centres de production de bière et de jarres de bière que l'on retrouve aussi bien à Hiérakonpolis qu'à Abydos pour cette même époque prédynastique nous échappe quelque peu, même si le parallèle avec les «Per-Schenaous» de l'Ancien Empire comme centre de production de la bière, des pains et des jarres et de rétribution en général est parfaitement documenté dans les scènes des mastabas ainsi

qu'à Giza et Eléphantine, il n'en demeure pas moins vrai que les échantillons recueillis permettent d'ores et déjà de dater cette brasserie *HK 24 A* entre 3500-3400 av. J.-C., faisant d'elle l'une des plus vieilles brasseries connues au monde à ce jour.

La découverte de ses structures jette de fait une lumière toute nouvelle sur un système local, on ne peut mieux organisé de l'approvisionnement et de la redistribution de la production alimentaire au sein de la population, suggérant de ce fait l'existence d'un personnel administratif, d'une hiérarchie, d'un système de contrôle, de gestion, de comptabilisation ainsi que celle d'un système d'écriture dont aucune trace n'a jamais été retrouvée à Hiérakonpolis, jusqu'à présent, pour ces hautes époques mais qui serait en toute logique à attendre.

Cette hiérarchisation de la société prédynastique impliquait donc l'existence d'une classe dirigeante et de fait d'une nécropole dans laquelle ces « princes » et leurs familles auraient été inhumés.

Cette nécropole est aujourd'hui sûrement identifiée sous le vocable de *HK 6* avec les toutes premières découvertes de M. Hofman et B. Adams de structures funéraires particulièrement ruinées, mais dont les restes montraient la grande richesse avec laquelle ces défunts avaient été inhumés en leur temps. Les investigations archéologiques se poursuivent actuellement sous la direction de R. Friedman avec son équipe avec la découverte d'un nouveau cimetière dénommé *HK 43* révélant peu à peu certains des aspects du monde religieux de cette société, de ces femmes et hommes, qui étaient en général en bon état de santé ce qui étonna les spécialistes, dont les pratiques funéraires telles que le scalp ou la présence de scarifications (plus de 190 !) sur le crâne, de décollages de tête interpellent, questionnent et où les toutes premières attestations de momification (tête et avant-bras et mains) sur des femmes comblent à la fois d'étonnement et de curiosité surtout quand une chevelure ondulée se déroule sur les épaules et que des exemples de coquetterie féminine tels que des coiffures raffinées, la teinture du cheveux avec du henné (la plus ancienne référence connue en Égypte !) et la pose de « dreadlocks » se font jour après tant de millénaires...

A *HK 6*, c'est un autre monde, une autre conception funéraire qui s'ouvre à nous. Bien que pillées depuis la plus haute Antiquité, les tombes et les structures fouillées ont livré un matériel d'une richesse absolument unique. Les membres de la classe dirigeante étaient donc

regroupés dans la même nécropole dans laquelle ils étaient inhumés dans une richesse incomparable marquant on ne peut mieux leur distinction des autres groupes de la population locale. Les défunts reposaient dans une chambre funéraire assez vaste, le visage recouvert d'un masque en argile à la barbe courte et pointue, parfois « accompagnés » de sacrifices humains, l'un d'entre eux ayant même fait ériger, à l'Est, une petite chapelle pour abriter sa statue ou celle d'une divinité.



Masque funéraire découvert par Barbara Adams. *HK6*, Tombe 16.

Tout l'ensemble de ces tombes que l'on peut qualifier à juste titre de royal, et cela quelque 500 ans (!) avant celle d'Uj à Abydos, était enfermé, protégé par un mur, sorte de téménos avant l'heure.

Mais plus encore, si *HK 6* est aussi le site de ces très nombreuses *Salles à colonnes* en bois ou en calcaire qui y ont été découvertes et dont la présence et fonction demeurent encore très énigmatiques avec des dépôts de fondation tels que des œufs d'autruche incisés de scènes de chasse soulignant de fait l'importance de ce type de bâtiment dans la conception religieuse des classes dirigeantes du prédynastique à Hiérakonpolis, il est surtout aussi celui où ont été retrouvées des sépultures d'animaux (jeune babouin, six chats et neuf chiens) et notamment celle de deux éléphants, âgés d'une douzaine d'années, inhumés en grande cérémonie au milieu d'une de ces nombreuses *Salles à colonnes* pour lesquels les piliers centraux avaient même été enlevés montrant si besoin était le rôle religieux que l'on attribuait à ces pachydermes à Hiérakonpolis en ces temps prédynastiques.

Ce rôle devait être d'autant plus déterminant que la forme même de la bête avec ses défenses caractérisait une grosse tente ou bâtisse faite en matériaux légers appelée *Per*

Our - « La Grande ou Vénérable Maison » ou la « Maison du Grand ou du Vénérable » représentant à travers toute l'histoire pharaonique le sanctuaire même de la Haute-Égypte par excellence.

Identifiée un temps avec cette structure «éléphantésque», *HK 29A*, qui fut découverte par M. Hofman et dont l'étude se poursuit encore sous la direction de R. Friedman et de son équipe, ne peut plus l'être aujourd'hui, lui préférant plutôt la dénomination plus neutre de *Centre cérémoniel*.

C'est par un imposant portail de 13 m de large formé de 4 grosses colonnes de cèdre du Liban de 12-15 m de haut et de 0,45 m de diam. chacune que l'on accédait alors à une vaste cour cérémonielle de forme ellipsoïdale de 32 m sur 13 m dans laquelle était planté un poteau-totem à l'effigie d'une divinité locale. L'ensemble était entouré d'une palissade de bois de 2-3 m de hauteur, puis par un mur de briques dont le sol avait été maintes fois renouvelé au cours des cinq cents ans d'existence de ce *Centre cérémoniel*. Sa fonction en tant que telle se trouve surtout confirmée par des sondages pratiqués en dehors de la palissade où l'étude faunique montre un nombre important (des milliers !) d'ovicaprine et d'ovins qui ont été tués ou sacrifiés en très jeune âge (entre 1-2 ans), dépecés sur place comme le montrent les parties de squelettes observées ainsi que les nombreux restes d'éclats de lames de silex, témoins indubitables de la fabrication des couteaux ayant servi aux activités de cette boucherie rituelle. Notons au passage aussi la capture de grosses perches du Nil, l'une d'elles dépassant les 2 m de long et pesant plus de 175 kg... Bien sûr nous n'oublions pas quelques tortues molles du Nil et un crocodile !

Parallèlement, il semble aussi que les ateliers de ce *Centre cérémoniel* aient produit

une fine industrie lithique avec des indices d'une production de bijoux en cornaline, obsidienne (Ethiopie) ainsi qu'en cristal de quartz, tandis que les mèches de silex en forme de croissant qui y ont été recueillies en nombre apportent la preuve de la manufacture industrielle d'une fine et riche vaisselle de pierre.

Hiérakonpolis est donc synonyme *per se* de la Puissance et de la Richesse comme le montrent la céramique du Delta ou du pays de Canaan, les bijoux de cornaline ou d'obsidienne qui ne peuvent provenir que de l'Est africain ou de lapis-lazuli d'Afghanistan qui attestent si besoin était de l'étendue du tissu des relations commerciales dans lequel la ville de Hiérakonpolis, *Nekhen* était impliquée politiquement et économiquement, et dont les rois n'hésitèrent pas, ayant ce pouvoir, de faire venir du Liban des mâts en bois de cèdre, de les faire transporter à travers toute l'Égypte pour en parer le portail de leur impressionnant *Centre cérémoniel*.

Origine et essence même de la royauté pharaonique, *Nekhen*, la Magnifique, ne devait plus survivre dans la mémoire des hommes et des femmes que dans quelques titres de fonctionnaires, dans les textes et rituels religieux, dans le monde mythique des légendes où les *Baous de Nekhen*, lesdites « Ames de *Nekhen* » garderaient jalousement pour toujours en elles ce qu'avait été *Nekhen* au temps de sa splendeur, le plus grand centre culturel et urbain jamais conçu de mains d'homme en Égypte prédynastique.

Elle avait été Hiérakonpolis, *La Cité du Faucon* et avait été, à juste titre, nommée en son temps *Niout Netjerou – La Cité des Dieux* - sans nul doute le premier grand centre urbain de l'Égypte.



La nécropole des vaches sacrées de l'ancienne capitale du 22^{ème} nome de Haute-Égypte

Frédéric SERVAJEAN, Maître de conférences HDR, Institut d'égyptologie François-Daumas UMR 5140 (CNRS – Université Paul-Valéry – Montpellier III)

Conférence du samedi 16 avril 2011
Salle des Archives Départementales – Grenoble

L'équipe « Égypte nilotique et méditerranéenne » de l'UMR 5140 (Université Paul-Valéry-Montpellier III-CNRS) travaille en collaboration avec l'université d'Hélouan (Égypte) sur le site d'Atfih. La mission a fait le choix de ne pas installer un nouveau chantier de fouilles à côté d'autres chantiers afin de ne pas découvrir le même type de matériel et de documentation. Le site d'Atfih fut choisi. La ville actuelle est située sur la rive droite du Nil, à 80 km au sud du Caire. Elle occupe l'emplacement de l'ancienne Tepihou, (*tp-jw* c'est-à-dire *La tête de la vache*) capitale du 22^{ème} nome de Haute-Égypte, appelée Aphroditopolis à partir de l'époque hellénistique.



La première des vaches sacrées
(© Mission égypto-française d'Atfih)

Ce site fut très peu et très rapidement exploré par : G. Daressy en 1902, A. Kamal en 1906, W.M.F.I. Petrie en 1911 et de 1910 à 1912 par un papyrologue britannique, J. de M. Johnson, qui s'intéressait aux cartonnages de papyrus grecs. De la Seconde Guerre Mondiale jusqu'aux années 1980, le site ne vit aucun chantier. Au cours des années 1980, le Service des Antiquités est revenu sur le site pour y effectuer des fouilles sous la direction d'Ahmed Moussa. Mais ce dernier n'a pas eu le temps de publier les résultats de ses travaux car il est décédé. Depuis novembre 2008, la mission « égypto-française » menée conjointement par

l'université Paul-Valéry de Montpellier et celle d'Hélouan a pour but de nettoyer la nécropole des vaches sacrées et de mener une nouvelle exploration du site.

À Atfih, les égyptiens vénéraient une vache sacrée, Hésat. C'était une manifestation d'Hathor-Isis. L'important rôle de mère nourricière d'Hathor dans cette localité favorisa certainement son association à Isis. Les théologies des nomes sont liées et s'entremêlent. Dans la mythologie, la vache sacrée Hésat était considérée comme la mère d'Anubis (dieu du 17^{ème} et du 18^{ème} nome de Haute-Égypte). Il semblerait que la vache élevée et vénérée à Atfih était celle qui mettait au monde le futur taureau Mnévis, le taureau sacré d'Héliopolis.

À la Basse-Époque, les Égyptiens élevaient une vache sacrée, à la fois pour être intronisée et pour être vénérée de son vivant. Lorsqu'elle décédait, ils choisissaient une autre vache pour lui succéder. C'est dans la partie Nord du site que se situe la nécropole des vaches sacrées.

Lors de la reprise des fouilles en 2008, le seul objet d'importance connu d'Atfih était une stèle publiée par W. Spiegelberg en 1906. Elle est datée de Ptolémée I^{er} Sôter. Dans le texte, il est question du décès d'une vache sacrée et de toutes les cérémonies effectuées pour son enterrement. Cette stèle devait être placée devant l'un des sarcophages de vaches sacrées, mais son emplacement d'origine n'est pas connu. Il est possible qu'elle ait été volée lors des fouilles d'A. Kamal en 1906. Les sarcophages découverts à Atfih datent très probablement de l'époque Romaine. Les archéologues n'ont pas encore découvert les enterrements d'époque Ptolémaïque. Cette stèle présente beaucoup plus de texte que celles du Sérapéum par exemple. Cet objet nous donne donc une idée de l'importance de ce que devait être la métropole d'Atfih à l'époque Ptolémaïque. Ainsi, les données historiques mises au jour à Atfih permettent de réaménager toute la chronologie de l'époque

Ptolémaïque à l'époque Romaine puisque chaque fois qu'une vache mourait, une stèle lui était dédiée. Celle-ci mentionnait le nom et l'année de règne du pharaon. Donc la découverte de plusieurs de ces stèles permettrait de recalibrer la chronologie de la période Ptolémaïque. Où étaient situées les stèles ? Nécessairement, il doit y avoir une zone culturelle pour pratiquer un culte funéraire.

Le site d'Atfih est une plaine sablonneuse constituée de "bourrelets", naturels et/ou résultant des fouilles antérieures. La nécropole des vaches sacrées se compose d'alvéoles qui ont été creusées dans le sable. Des chapelles contenant les différents sarcophages y ont été insérées à l'intérieur. Les alvéoles étaient ensuite totalement recouvertes de sable.

Les égyptologues de la mission égypto-française ont subdivisé le site en 5 zones : A, B, C, D et E. Les sarcophages 1 à 14 sont alignés d'une manière logique. Du 1 au 11 (zones D et C), ils sont axés est-ouest et du 12 au 14 (zone B), ils sont axés nord-sud. En moyenne, les chapelles mesurent environ 4 m de long sur 2,50 m de large. Les sarcophages qui sont à l'intérieur mesurent 3,60 m de long sur 2,16 m de large. Les cuves des sarcophages font entre 1,50 et 2 m de haut. Ce sont des cuves monolithes en calcaire blanc. La zone centrale A regroupe les sarcophages 15 et 16.



Carte du site d'Atfih
© Mission égypto-française d'Atfih)

La zone A

La zone A était rebouchée lors de la reprise des fouilles en 2008. Cette zone centrale avait fait l'objet de dégagements et de découvertes par Ahmed Moussa mais rien n'avait été publié. Il y a deux sarcophages (15 et 16). Ceux-ci ne ressemblent pas aux autres. Leur agencement n'est pas commun. Ils sont beaucoup plus anciens. Dans cette zone, il y avait des blocs, dont toute une série étaient inscrits. Ils proviennent d'un monument plus ancien, démonté, qui daterait de la fin de la période dynastique ou du début de l'époque ptolémaïque.

Exemple de blocs inscrits :

Bloc 1 : représentation d'une couronne *atef* se rapportant à un roi. Le texte de la deuxième colonne en partant de la gauche mentionne *Ré-Horakhty, le dieu grand, qui est au milieu du temple d'Héliopolis*.

Bloc 2 : sur la gauche, il y a deux pieds qui sont nécessairement ceux d'un roi puisqu'il y a la queue du pagne qui les caractérise exclusivement. Il est en train de faire une offrande. La colonne de texte derrière se rapporte au roi. Il est question de la vache d'Atfih (*aimé de la première de la vache, c'est-à-dire de la vache Hésat*). À droite, un dieu est assis sur un trône.

Blocs 3 et 4 : Ces deux blocs fonctionnent ensemble. Sur le bloc 4, les jambes d'un roi sont représentées. Deux colonnes de texte les entourent. Sur le bloc 5 apparaît un pagne royal. Le roi fait des offrandes de vin à sa mère *Hathor, la maîtresse de la Tête de la vache* (c'est-à-dire la maîtresse de la ville d'Atfih). Cette partie est un registre supérieur sous lequel s'y inséreraient un autre avec une autre représentation royale placée sous un ciel. Les cartouches sont perdus.

Bloc 5 : Un grand scarabée ailé coiffé de deux grandes plumes surmonte des cornes de bélier. À droite, un cartouche est au nom d'Osorkon. Le second cartouche est très abîmé. Il s'agirait d'Osorkon l'Ancien. Ce pharaon n'est actuellement connu que par un seul monument. Ce serait donc la deuxième attestation de ce roi.

Après le dégagement du sarcophage numéro 15, l'un des objectifs de la mission était de comprendre comment s'articulaient les sarcophages 15 et 16 entre eux. Ce dernier est véritablement enserré dans une structure en suivant les bords du gebel.

La zone B

Les tombes situées dans cette zone sont probablement d'époque Romaine. Elles sont anépigraphes. Il y a simplement quelques signes en démotique numérotant les blocs des tombes pour savoir à quel endroit ils devaient

se placer au moment de la construction de la chapelle. Mais les fouilleurs du début du XX^{ème} siècle ont noté que les chapelles d'époque Ptolémaïque étaient couvertes de signes.

La zone C

Cette zone regroupe les chapelles 10 et 11. Elles sont intactes. La structure est complète. Les archéologues ne connaissent pas le contenu de ces deux tombes. Il y a une sorte de "bourrelet" qui distingue l'alvéole B de la C. Les Égyptiens ont construit un mur en briques de terre crue pour séparer les chapelles orientées est-ouest des chapelles orientées nord-sud.

La zone D

Il y a 9 sarcophages. Ceux de l'est sont les plus abîmés. Il ne reste plus que les cuves et les couvercles. Tous les couvercles ont été brisés ou déplacés, donc les sarcophages sont vides. De plus, la nappe phréatique étant très proche, ils sont remplis d'eau. Lors du nettoyage des chapelles 1 et 2, l'équipe s'est très rapidement heurtée à celle-ci. Tout comme

les tombes de la zone B, elles sont anépigraphes. Les blocs sont également numérotés au moyen de signes démotiques.

Le grand monticule se situant devant cette zone serait une accumulation de débris archéologiques. Ce serait sous ce monticule que se localiserait la zone cultuelle, celle où quotidiennement et pendant les jours de fête les rites étaient pratiqués. Lors de la fouille, des céramiques avec des inscriptions hiéroglyphiques sont apparues ainsi qu'un dépôt de bronze (c'est-à-dire un dépôt votif d'offrandes). Ce dernier a livré des encensoirs (des bras d'Horus) et plusieurs statuettes de dieu-cavalier portant le *pschent*, la tresse de l'enfance et mettant le doigt à la bouche.

La Zone E

L'équipe a nettoyé cette zone mais rien de précis n'est apparu.

Le site archéologique d'Atfih a donc livré une documentation totalement nouvelle.

Entre les dieux et les morts : à la découverte des rituels et liturgies d'un prêtre d'époque tardive

Sandrine VUILLEUMIER, égyptologue, Université de Genève

Conférence du samedi 14 mai 2011
Salle des Archives Départementales – Grenoble

Le P. Princeton Pharaonic Roll 10, dont l'édition constitue le sujet de la thèse que j'ai soutenue en 2010 à l'Université de Genève¹, est conservé dans les réserves du *Department of Rare Books and Special Collections* de la bibliothèque de l'Université de Princeton², célèbre pour sa fabuleuse collection de manuscrits du monde entier.

Aux côtés de documents démotiques³, une dizaine de papyrus hiéroglyphiques et hiératiques y sont également préservés⁴. Penchons-nous un instant sur l'histoire récente de cet ensemble, qu'il est possible, en partie du moins, de retracer. La plupart de ces documents sont issus de la collection personnelle de Robert Garrett (1875-1961) qui consacra une partie de sa fortune à sa constitution. On ne sait rien des circonstances de leur découverte, mais, en 1942, il en fit don à l'Université de Princeton où les documents furent déposés à l'attention des chercheurs. La correspondance de Robert Garret nous apprend que six papyrus furent remis au *Metropolitan Museum of Art* de New York en 1944 afin d'y être déroulés, traités et étudiés. Le P. Princeton Pharaonic Roll 10 figurait parmi eux. Quatre ans plus tard, en août 1948, les six documents furent retournés à Princeton dans le même état, sans que personne ne les ait étudiés. C'est ainsi que le P. Princeton Pharaonic Roll 10, toujours sous la forme d'un rouleau, réintégra son emplacement dans les réserves de la *Firestone Library*, et qu'il y demeura en l'état, conservé dans une boîte métallique, jusqu'à sa redécouverte cinquante ans plus tard.

Description du manuscrit

Ce n'est donc qu'en 1998 que le P. Princeton Pharaonic Roll 10, qui se présentait encore sous la forme d'un rouleau, conservé dans une bande de lin, fut déroulé. Lors du montage du papyrus, le document a été divisé en trois parties d'inégales longueurs afin d'être conservé dans des boîtes séparées. Loin d'être intact, le manuscrit a souffert des outrages du temps et présente des taches qui rendent la lecture difficile, voire impossible. Certaines parties du document sont fort bien conservées alors qu'ailleurs des déchirures et des lacunes contrarient la lecture. L'étude du P. Princeton Pharaonic Roll 10 a montré qu'une partie du bas du rouleau et des fragments de plus ou moins grande taille n'ont pas été assemblés correctement. L'établissement du texte a donc nécessité un long travail de reconstitution qui a été réalisé grâce à l'informatique, puisqu'en raison de sa grande fragilité, le document n'aurait pas supporté d'être manipulé à nouveau.

¹ Une publication est en préparation, voir aussi S. VUILLEUMIER, « Un nouvel ensemble tardif de rituels : le P. Princeton Pharaonic Roll 10 », in : J.-Cl. GOYON, Chr. CARDIN (éd.), *Proceedings of the Ninth International Congress of Egyptologists - Actes du neuvième Congrès international des Égyptologues (OLA 150)*, Louvain, 2007, pp. 1911-1917 et « La mise en écrit du rituel dans le P. Princeton Pharaonic Roll 10 », in : J. Fr. QUACK (éd.), *Ägyptische Rituale der griechisch-römischen Zeit*, Tübingen, 2011 (sous presse).

² Je souhaite remercier Donald C. Skemer, conservateur des manuscrits, pour le soutien qu'il a apporté à mes recherches et pour l'accueil agréable qui m'a été réservé lors de mes séjours à Princeton.

³ J. G. MANNING, « Demotic Papyri in the Princeton University Firestone Library », in : B. KRAMER, W. LUPPE, H. MAEHLER, G. POETHKE (éd.), *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses. Berlin, 13.-19.8.1995 (APF Beiheft 3)*, Stuttgart, Leipzig, 1997, pp. 666-668.

⁴ Parmi eux, les P. Princeton Pharaonic Roll 2 et 5 ont été publiés par B. LÜSCHER, *Totenbuch-Papyrus Neuchâtel Eg. 429 und Princeton Pharaonic Roll 2 (BAÄ 1)*, Bâle, 2007 et *Der Totenbuch-Papyrus Princeton Pharaonic Roll 5 (BAÄ 2)*, Bâle, 2008, et le P. Princeton Pharaonic Roll 11 par M. MÜLLER, « Ein neuer Textzeuge zum Schluss des Rituals des Sokarauszugs », *Enchoria* 28 (2002-2003), pp. 82-84, pl. 12-13.

Le papyrus mesure à peu près 19 centimètres de haut et il est préservé sur environ 3,50 mètres de long. Le texte, rédigé en hiératique, est organisé en vingt-deux pages⁵. Des traits verticaux séparent les pages les unes des autres et marquent des divisions destinées à demeurer visibles. La largeur des pages, qui varie entre 5,5 et 25 centimètres, n'était ni uniforme ni prédéfinie, et le scribe s'est laissé la liberté d'établir au fur et à mesure de sa copie les dimensions de celles-ci. À l'intérieur de l'espace des pages qu'il définissait, le scribe du P. Princeton Pharaonic Roll 10 a su tirer parti de la place dont il disposait. Rares sont les compositions qui commencent au début d'une nouvelle page. En revanche, la mise en forme de certains passages a été adaptée aux besoins spécifiques de la composition qui était copiée, ce qui, à l'instar des rubriques, parfois écrites à l'encre rouge⁶, donne l'impression d'une composition unifiée et structurée.

Contrairement aux copies sacerdotales issues des temples, certains manuscrits renfermant des rituels étaient destinés à un bénéficiaire dont le nom apparaissait dans le corps du texte⁷. Dans le P. Princeton Pharaonic Roll 10, ce sont deux anthroponymes masculins qui sont attestés : *Padiherpakhered* et *Mesredouyef*. Seule leur filiation maternelle est indiquée et elle laisse penser qu'il s'agissait de deux frères ou demi-frères. Une rature et plusieurs effacements semblent indiquer un cas de « remploi », mais les corrections du scribe laissent place à l'interprétation.

Contenu du document

Le début du P. Princeton Pharaonic Roll 10 est perdu sur une longueur indéterminée. Il est possible qu'il ait contenu un titre général et des détails concernant la date et la mise en œuvre du rituel.

La première composition que l'on puisse reconnaître est le chant final du *Rituel pour faire sortir Sokaris*⁸. Il semble que seul le chant final y ait été copié, contrairement à la plupart des manuscrits d'époque ptolémaïque qui reproduisent la totalité de cette composition, et on pourrait en déduire que le manuscrit américain suivait une tradition différente.

Le texte indique ensuite que l'on se rendait vers une terrasse au bord du lac et que l'on y pratiquait l'ouverture de la bouche avant de préparer des effigies des ennemis que l'on jetait dans le brasier. On prononçait alors le *Livre de la néoménie*. Cette composition est connue par ailleurs par le P. Caire JdE 97.249/3 + P. Cologne Aeg. 1⁹ qui en livre le titre, absent du P. Princeton Pharaonic Roll 10. Un autre rituel destructif était récité ensuite. Bien que l'on ne puisse le rattacher directement à aucune composition connue, il s'apparente néanmoins aux compositions destinées à anéantir les ennemis. La fin de cette formule est plus particulièrement adressée aux deux défunts dont on espérait la sortie triomphale à l'instar d'Osiris.

⁵ Certaines pages comportent plus d'une colonne de texte, c'est pourquoi le terme « page » est préféré à « colonne » pour définir l'espace entre les traits séparatifs. Le P. New York MMA 35.9.21 est divisé de la même façon (J.-Cl. GOYON, *Le Papyrus d'Imouthès fils de Psintaès au Metropolitan Museum of Art de New York (Papyrus MMA 35.9.21)*, New York, 1999, pp. 9-11, pl. I-XLIII), de même que le P. Tamerit 1 (H. BEINLICH, *Papyrus Tamerit 1. Ein Ritualpapyrus der ägyptischen Spätzeit (SRat 7)*, Dettelbach, 2009, pl. 1-17).

⁶ Cette pratique est bien connue, voir notamment H. GRAPOW, *Sprachliche und Schriftliche Formung ägyptischer Texte (LÄS 7)*, Glückstadt, Hamburg, New York, 1936, pp. 51-52 et G. POSENER, « Sur l'emploi de l'encre rouge dans les manuscrits égyptiens », *JEA* 37 (1951), pp. 75-80.

⁷ C'est le cas par exemple du P. New York MMA 35.9.21 rédigé au nom d'Imouthès, voir J.-Cl. GOYON, *Imouthès*, pp. 1-3.

⁸ Voir en dernier lieu, J. Fr. QUACK, « Eine Handschrift des Sokarrituals (P. Carlsberg 656) », in: K. RYHOLT (éd.), *The Carlsberg Papyri 7. Hieratic Texts from the Collection (CNI Publications 30)*, Copenhague, 2006, pp. 65-68, pl. 6 et 6A et Fr. FEDER, « Die verschiedenen Redaktionen des „Rituals des Herausbringens von Sokar aus dem Schetait-Sanktuar“ », in : L. GABOLDE (éd.), *Hommages à Jean-Claude Goyon offerts pour son 70^e anniversaire (BiÉtud 143)*, Le Caire, 2008, pp. 151-164.

⁹ G. BURKARD, *Die Papyrusfunde. Nach Vorarbeiten von Dino Bidoli (†) (Grabung im Asasif 1963-1970, 3 / AVDAIK 22)*, Mayence, pp. 25-35, pl. 20-25a et *Spätzeitliche Osiris-Liturgien im Corpus der Asasif-Papyri. Übersetzung. Kommentar. Formale und inhaltliche Analyse (ÄAT 31)*, Wiesbaden, pp. 84-110. On notera qu'un passage de cette composition est recopié sur une stèle votive, voir O. PERDU, « Stèle ex-voto », in : M. DESTI (dir.), *Des dieux, des tombes, un savant. En Égypte, sur les pas de Mariette Pacha*, Paris, 2004, p. 110 ; O. PERDU, in : *Tanis. L'or des pharaons. Paris, Galeries Nationales du Grand Palais, 26 mars - 20 juillet 1987. Marseille, Centre de la Vieille Charité, 19 septembre - 30 novembre 1987*, Paris, 1987, pp. 152-154.

Il est ensuite question de faire une libation lors de l'entrée dans la barque. Une liste du personnel - tant des marins que des prêtres - est dressée. Elle s'accompagne de formules liées à la navigation, comme par exemple celle destinée à « maîtriser la vague ». On récitait alors sept fois la « formule pour naviguer dans la barque ». Il s'agit en fait de deux listes, l'une de dieux et l'autre de barques, qui se correspondent. Chacune est précédée d'un texte introductif, qui se répète sous la forme d'une étroite colonne. Le premier introduit la liste de dieux : « Horus circule sans cesse dans sa barque à la recherche de [son] propre œil [en compagnie] de ... » et le second accompagne la série de barques : « Rê, il protège l'Osiris (de) *Mesredouyef* dans cette barque parfaite dont le nom est ... ». Cette formule est directement suivie d'une course rituelle. Il existe deux versions parallèles à cette formule. L'une est préservée par deux tableaux de la chapelle de la barque du temple de Dendara, l'autre est recopiée dans le P. Vienne KM ÄS 3871¹⁰. Les trois versions présentent des variantes notables, tant dans leur forme que dans leur contenu, et la copie américaine se rattache plus étroitement à la version tentyrite.

Plusieurs pages détaillent ensuite un rituel d'offrandes élaboré, dans lequel on retrouve des offrandes alimentaires comme d'autres plus spécifiques, telles que la présentation du collier large ou celle du récipient de dattes. Ces formules sont introduites par un titre qui peut s'apparenter à un commentaire décrivant le geste à réaliser. La formule proprement dite, ou tout au moins une partie représentative de celle-ci, apparaissait ensuite. Lorsqu'elle est abrégée, on peut employer le tour « selon ce qui est (inscrit) au rituel de fête », qui indiquait qu'il fallait se reporter au manuel correspondant. Cet usage tend à montrer que l'on s'est inspiré de rituels existants. Il est aussi question de « tirer une flèche » en direction de chacun des quatre points cardinaux. Ce rite n'est pas sans rappeler une représentation de l'édifice de Taharqa à Karnak qui illustre également le lancer de quatre boules d'argile¹¹.

En l'absence de titre, c'est la mise en forme qui indique qu'une nouvelle composition débutait ensuite. Il s'agit d'une liturgie osirienne composée de petites phrases copiées sur une seule ligne. Sur chaque page, elles sont précédées d'un exergue dont le format s'adapte à l'espace occupé par les lignes de la composition. Il est ainsi rédigé sous la forme d'une longue colonne étroite aux pages x+17 et x+18, puisque le texte occupe toute la hauteur de la page, et se mue en un paragraphe plus compact aux pages x+16 et x+19 afin de s'adapter au nombre plus restreint de lignes¹².

Le P. Princeton Pharaonic Roll 10 livre ensuite une longue litanie de type Ts Tw « lève-toi » qui évoque le chapitre 168^{PLEYTE} du *Livre des Morts*¹³, connu par trois manuscrits hiéroglyphiques¹⁴, avec lesquels le papyrus américain ne présente cependant guère de similitude¹⁵. Elle peut être divisée formellement en deux parties. En effet, les vingt premières lignes débutent par « lève-toi » uniquement, tandis que les dix-huit suivantes commencent par « lève-toi Osiris ». Une inscription conservée sur la

¹⁰ E. R. VON BERGMANN, *Hieratische und hieratisch-demotische Texte der Sammlung aegyptischer Alterthümer des Allerhöchsten Kaiserhauses*, Vienne, 1886, XIII-XVI, pl. IX. W. SPIEGELBERG, « Eine Totenliturgie der Ptolemäerzeit », *ZÄS* 54 (1918), pp. 86-92. Le P. Vienne KM ÄS 3871, qui forme un même document avec le P. Paris Louvre N. 3135, présente d'autres similitudes avec le P. Princeton Pharaonic Roll 10 : plusieurs formules d'offrandes, l'exergue de la liturgie osirienne et une partie de la litanie (voir ci-après). Le professeur J. Dieleman prépare actuellement une nouvelle édition de ce manuscrit, voir J. DIELEMAN, « The Artemis Liturgical Papyrus », in : J. Fr. QUACK, *Ägyptische Rituale der griechisch-römischen Zeit*, Tübingen, 2011 (sous presse).

¹¹ R. A. PARKER, J. LECLANT, J.-Cl. GOYON, *The Edifice of Taharqa by the Sacred Lake of Karnak (Brown Egyptological Studies 8)*, Providence, 1979, pp. 61-65, pl. 25.

¹² On retrouve le même procédé dans le P. New York MMA 35.9.21, voir J.-Cl. GOYON, *Imouthès*, pl. III.

¹³ W. PLEYTE, *Chapitres supplémentaires du Livre des Morts*, Leyde, 1881, 98-128, pl. 138-154. P. BARGUET, *Le Livre des Morts des anciens Égyptiens (LAPO 1)*, Paris, 1967, pp. 246-249. Th. G. ALLEN, *The Book of the Dead or Going Forth by Day. Ideas of the Ancient Egyptians concerning the Hereafter as Expressed in their own Terms (SAOC 37)*, Chicago, 1974, pp. 218-220.

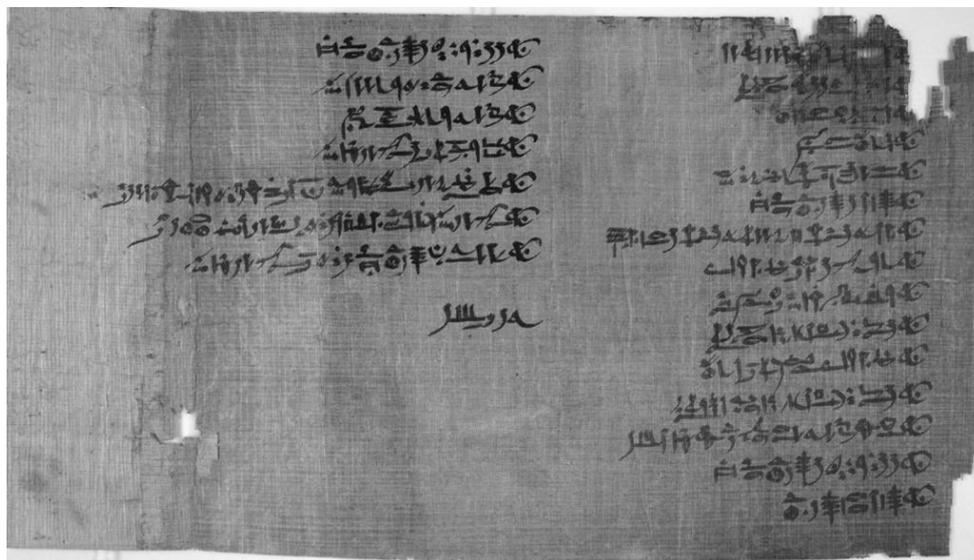
¹⁴ P. Leyde T 31 = M. BELLION, *Catalogue des manuscrits hiéroglyphiques et hiéroglyphiques et des dessins, sur papyrus, cuir ou tissu, publiés ou signalés*, Paris, 1987, p. 180 ; J. ASSMANN, « Egyptian Mortuary Liturgies », in : S. ISRAELIT-GROLL (éd.), *Studies in Egyptology Presented to Miriam Lichtheim*, Jérusalem, 1990, p. 31 ; M. COENEN, « The Greco-Roman Mortuary Papyri in the National Museum of Antiquities at Leiden », *OMRO* 79 (1999), pp. 74-75. P. Paris Louvre N. 3248 = M. BELLION, *Catalogue*, pp. 213-214. P. Caire JdE 97.249/3 + P. Cologne Aeg. 1 = D. BIDOLI, « Die Papyrusfunde », *MDAIK* 26 (1970), pp. 4-7 ; M. BELLION, *Catalogue*, p. 154 (P. Gourna) ; G. BURKARD, *Papyrusfunde*, pp. 25-29, pl. 20-21 ; G. BURKARD, *Osiris-Liturgien*, pp. 32-46.

¹⁵ Il en va de même des passages de la chapelle osirienne est n° 3 du temple de Dendara, voir S. CAUVILLE, *Dendara X*, 238, 5 - 241, 11 et 243, 9 - 246, 15.

paroi ouest de la chambre funéraire de la tombe de Mutirdis (TT 410)¹⁶, datée de l'époque saïte, offre un parallèle à la seconde partie et corrobore la distinction formelle constatée dans la formulation du manuscrit américain. Le P. Vienne KM ÄS 3871 ne conserve aucune litanie de ce genre, mais présente quelques passages similaires à la première partie et des phrases comparables à celles de la section commune au P. Princeton Pharaonic Roll 10 et à la tombe de Mutirdis¹⁷.

La dernière page du P. Princeton Pharaonic Roll 10 est largement endommagée. Elle contenait plusieurs formules et des rubriques aujourd'hui presque entièrement perdues, dont on peut cependant encore retirer quelques détails relatifs au déroulement du rituel. On notera par exemple que celui-ci se termine par un lâcher d'oiseaux qui devait être réalisé selon l'usage.

On pourrait être tenté de décrire le contenu du P. Princeton Pharaonic Roll 10 comme une collection de rituels, laissant entendre qu'il était formé de compositions réunies au gré de préférences arbitraires. On notera cependant qu'à l'exception de la « formule pour naviguer dans la barque », les différentes sections du manuscrit ne comportent pas de véritable titre. En outre, un seul colophon figure au bas de la dernière page du P. Princeton Pharaonic Roll 10, dont il marque la fin, alors que dans certains manuscrits, un colophon était ajouté à la fin de chaque rituel entrant dans la composition du recueil. Le fait que ce procédé n'ait pas été mis en œuvre dans ce document semble indiquer qu'il n'était pas question pour son rédacteur d'une compilation savante de textes, mais plutôt d'une composition homogène considérée comme un ensemble cohérent relatant le déroulement d'un rituel précis.



P. Princeton Pharaonic Roll 10

¹⁶ J. ASSMANN, *Das Grab der Mutirdis (Grabung im Asasif 1963-1970, 6 / AVDAIK 13)*, Mayence, 1977, pp. 98-101 (Text 105), pl. 43. On notera que c'est dans cette tombe qu'a été retrouvé le P. Caire JdE 97.249/3 (G. BURKARD, *Papyrusfunde*, p. 25).

¹⁷ E. R. VON BERGMANN, *Texte der Sammlung*, XV, pl. IX. W. SPIEGELBERG, *ZÄS 54* (1918), pp. 89-90 (E).

Programme des conférences 2011 – 2012

FÊTE DE L'ÉGYPTOLOGIE 1^{er}-2 OCTOBRE 2011
MUSÉE DAUPHINOIS – 30, rue Maurice-Gignoux – GRENOBLE

SAMEDI 1^{er} OCTOBRE 2011

- . 14h00 : **Pourquoi la pyramide : de la fosse funéraire à la pyramide et son évolution**,
François TONIC, historien, rédacteur en chef de Pharaon Magazine
- . 16h00 : **Pyramides et mastabas à la IV^{ème} dynastie**,
Dominique FAROUT, docteur en égyptologie, chargé de cours à l'Institut Khéops

DIMANCHE 2 OCTOBRE 2011

- . 14h00 : **De la pyramide du roi Djoser aux pyramides des reines, la démocratisation de l'éternité ?**
Audran LABROUSSE, docteur en égyptologie, directeur de recherche émérite au CNRS
- . 16h00 : **Le bestiaire de l'Ancien Empire**,
Laure BAZIN, docteur en égyptologie, chercheur associé à l'Université Paul-Valéry, Montpellier III

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES – 2, rue A.-Prudhomme – GRENOBLE

SAMEDI 5 NOVEMBRE 2011 A 15H00

Entre magie et médecine : le magicien garde du corps,
Frédéric ROUFFET, doctorant en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier III

SAMEDI 10 DÉCEMBRE 2011 A 15H00

Les Divines Adoratrices au I^{er} millénaire avant J.-C. : Apogée et déclin d'une fonction politico-religieuse,
Dominique LEFEVRE, docteur en égyptologie, chargé de cours à l'université de Genève, chargé de conférences à l'École Pratique des Hautes Études à Paris

SAMEDI 14 JANVIER 2012 A 16H00

Pharaon et la guerre : conscrits et mercenaires,
Jean-Claude GOYON, professeur émérite d'égyptologie (Lyon II), président de l'Association, conférence précédée par l'Assemblée générale de l'Association à 14h00

SAMEDI 17 MARS 2012 A 15H00

Émile Guimet et l'Égypte,
Véronique GAY, docteur en égyptologie, Musée des Beaux-Arts de Lyon

SALLE WESFORD – 6 Bd Gambetta – GRENOBLE

SAMEDI 21 AVRIL 2012 A 15H00

Être un enfant en Égypte ancienne,
Amandine MARSHALL, doctorante en égyptologie à l'EHESS de Toulouse, membre associé au CNRS de Lille III et membre de la MAFTO (Mission Archéologique des Fouilles de Thèbes Ouest)

SAMEDI 26 MAI 2012 A 15H00

En marge d'une exposition au musée Jacquemart-André : un nouveau regard sur la statuaire de l'Égypte tardive,
Olivier PERDU, docteur en égyptologie, chercheur associé au Collège de France à Paris

L'égyptologie à l'Université Inter-Âges du Dauphiné

Programme des cours 2011-2012

(Une assiduité aux cours est demandée)

Épigraphie

Professeur : Gilles DELPECH

1^{ère} année : L'histoire des hiéroglyphes, l'écriture et les premières phrases égyptiennes avec exercices

(réf. H03.1) – le lundi tous les 15 jours de 17h00 à 18h30 – 1^{er} cours le lundi 10 octobre

90 € par an

2^{ème} année : Grammaire : étude des noms et groupes nominaux et exercices

(réf. H03.2) – le mercredi tous les 15 jours de 17h00 à 18h30 – 1^{er} cours le mercredi 5 octobre

90 € par an

3^{ème} année : Grammaire : étude des formes verbales simples, des phrases existentielles, de la possession et exercices

(réf. H03.3) – le lundi tous les 15 jours de 17h00 à 18h30 – 1^{er} cours le lundi 3 octobre

90 € par an

4^{ème} année : Grammaire : étude du pseudo-participe, des formes pseudo-verbales et exercices

(réf. H03.4) - le lundi tous les 15 jours de 14h30 à 16h00 – 1^{er} cours le lundi 10 octobre

90 € par an

5^{ème} année : Grammaire : approche simplifiée de la « conjugaison suffixale », exercices et cas pratique (étude d'un texte)

(réf. H03.5) – le lundi tous les 15 jours de 14h30 à 16h00 – 1^{er} cours le lundi 3 octobre

90 € par an

Civilisation

Professeur : Karine MADRIGAL

Civilisation I – Débutants : Introduction à l'Égypte Antique : religion, histoire, vie quotidienne

(réf H04.1) - le lundi tous les 15 jours de 9h00 à 10h30 – 1^{er} cours le lundi 3 octobre

90 € par an

Civilisation II : La période étudiée ira de la préhistoire à la fin de l'Ancien Empire. Seront vus, les différents pharaons de cette époque, ce qu'ils ont accompli au niveau politique mais aussi architectural, et dans la statuaire.

(réf H04.2) - le lundi tous les 15 jours de 11h00 à 12h30 – 1^{er} cours le lundi 3 octobre

90€ par an

Civilisation III : L'Égypte des bâtisseurs (NOUVEAU COURS)

Les monuments de l'Égypte Antique frappent tous les voyageurs se rendant sur la terre des pharaons. Ce cours se propose de découvrir ou d'approfondir vos connaissances sur l'architecture égyptienne, qu'elle soit militaire, civile ou religieuse.

(réf. H.04.3) – le mardi tous les 15 jours de 17h30 à 19h00 - 1^{er} cours le mardi 4 octobre

90 € par an

NB : aux tarifs de cours mentionnés ci-dessus, il convient d'ajouter 62€ d'adhésion à l'UIAD

INSCRIPTIONS POUR L'ENSEMBLE DES COURS

Le mercredi 28 septembre 2011 de 9h00 à 11h30

UIAD – 2, square de Belmont – GRENOBLE

Tel. 04.76.42.44.63 - Fax 04.76.03.22.50

Email : uiad.dauphine@wanadoo.fr

Site Internet : www.uiad.fr

Il sera encore possible de prendre les dernières inscriptions lors de la Fête de l'Égyptologie, pendant laquelle les 2 professeurs seront présents, les 1^{er} et 2 octobre 2011 au Musée Dauphinois à Grenoble.

Programme des séminaires d'égyptologie 2011-2012

(minimum : 15 personnes – maximum : 25 personnes)

Hanane GABER :

Abydos : le temple de Sethi I et les chapelles de Sokar et Nefertoum

Le samedi 3 décembre 2011

Jean-Luc FISSOLO :

Les mystères d'Osiris au mois de khoïak

Le samedi 4 février 2012

Laure BAZIN :

L'Égypte et les Pays étrangers : les relations extérieures de l'Égypte pharaonique

Le week-end des 3-4 mars 2012

Lilian POSTEL :

La fin du Moyen Empire : une société en mouvement (fin XII^{ème} - XIII^{ème} dyn. v. 1850-1700 av. n.è.)

Le samedi 5 mai 2012

Tarifs :

- Hanane GABER 75€
- Jean-Luc FISSOLO 59€
- Laure BAZIN 85€ le week-end
- Lilian POSTEL 43€

- Forfait 5 séances : 234€ (au lieu de 262€)

Possibilité de s'inscrire à un ou plusieurs modules.

Pour le forfait, échelonnement possible du paiement : 3 chèques de 78€ encaissés en début de chaque trimestre.

+ Adhésion UIAD : 62 €

Horaires : De 9h30 à 12h30 et de 14h30 à 17h30 avec pause déjeuner de 12h30 à 14h30.

Lieu : UIAD – 6bis Bd Gambetta – Grenoble

Inscriptions :

Avant fin octobre (au moins pour la première session) :

Auprès de Dominique Terrier - 28 rue Georges Maeder – 38170 Seyssinet-Pariset,

Avec le coupon-réponse et un/les chèque(s) à l'ordre de l'ADEC correspondant au montant de votre inscription et la photocopie de votre carte d'adhérent de l'UIAD pour l'année 2011-2012.



www.champollion-adeq.net

Avec l'aimable soutien de :



Bulletin distribué gratuitement aux adhérents de l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion

Code ISSN 1961-3040